

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

LE TROISIÈME VOYAGE

PRÉCIS DU JOURNAL DE BORD
DU CAPITAINE JAMES COOK

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

avec une préface de
Jules Verne
suivi des trois voyages par
Louis-Marie Bajot
et enfin le récit de
James Cook
aux Kerguelen

"Les navires Resolution et Discovery au large de Tahiti"
Samuel Atkins (sd) Domaine public



LE TROISIÈME
VOYAGE

NOTE DE L'ÉDITRICE DU XXI^e SIÈCLE

À titre personnel, je n'aime pas les frontières, les limites de pays. Cette notion, si on pouvait... encore que ; la trouver "normale" avant le XIX^e siècle ; c'est à mon sens en notre siècle et millénaire, une notion périmée qui n'a plus aucun sens ; sauf pour certaines et certains attardées qui regardent leur présent dans un rétroviseur.

La peur de l'autre a toujours été un moyen sûr de s'attacher les peuples.

Mais ce qui m'a animé à éditer et imprimer cet ouvrage, c'est cet homme, épris d'aventure, au sens bien noble du terme. En effet, James Cook est plus un géographe qui souhaite découvrir son monde que le conquérir... même si les événements qui conduisirent à sa mort à Hawaï le 14 février 1779, a des relents évidemment de réflexes "occidentaux". James Cook, il ne faut pas l'oublier, est un homme de son époque. Ce qui ne m'empêche pas de le voir plus comme un scientifique que comme un militaire au crâne mou (pléonasme).

—ISABELLE—

PRÉFACE

JAMES COOK
DE MORTON À L'ENDEAVOUR
par Jules Verne

Lorsqu'il s'agit de raconter la carrière d'un homme célèbre, il est bon de ne négliger aucun de ces petits faits qui paraîtraient d'un mince intérêt chez tout autre. Ils prennent, alors une importance singulière, car on y découvre souvent les indices d'une vocation qui s'ignore elle-même, et jettent toujours une vive lumière sur le caractère du héros qu'on veut peindre. Aussi nous étendrons nous quelque peu sur les humbles commencements de l'un des plus illustres navigateurs dont l'Angleterre puisse s'enorgueillir.

Le 27 octobre 1728, James Cook naquit à Morton, dans le Yorkshire. Il était le neuvième enfant d'un valet de ferme et d'une paysanne nommée Grâce. À peine en sa huitième année, le petit James aidait son père dans ses rudes travaux à la ferme d'Airy-Holme, près d'Ayton. Sa gentillesse, son ardeur au travail intéressèrent le fermier, qui lui fit apprendre à lire. Puis, lorsqu'il eut treize ans, il fut mis en apprentissage chez William Sanderson, mercier à Staithes, petit havre de pêche assez important. Mais, d'être assidu derrière un comptoir, cela ne pouvait plaire au jeune Cook, qui profitait de ses moindres instants de liberté pour aller causer avec les marins du port.

Du consentement de ses parents, James quitta bientôt la boutique du mercier, pour s'engager comme mousse, sous le patronage de Jean et Henri Walker, dont les bâtiments servaient au transport du charbon sur les côtes d'Angleterre et d'Irlande. Mousse, matelot, puis patron, Cook se familiarisa rapidement avec tous les détails de sa nouvelle profession.

Au printemps de 1755, lorsque éclatèrent les premières hostilités entre la France et l'Angleterre, le bâtiment sur lequel Cook servait était ancré dans la Tamise. La marine militaire recrutait alors ses équipages au moyen de la "presse" des matelots¹. Cook commença

par se cacher ; mais, poussé sans doute par quelque pressentiment, il alla s'en-gager sur l'Aigle, navire de soixante canons, que devait presque aussitôt commander le capitaine sir Hugues Palliser.

Intelligent, actif, au courant de tous les travaux du métier, Cook fut en peu de temps remarqué de ses officiers et signalé à l'attention du commandant.

Ce dernier recevait, en même temps, une lettre du membre du Parlement pour Scarborough qui lui recommandait chaudement, sur les sollicitations pressantes de tous les habitants du village d'Ayton, le jeune Cook, qui ne tarda pas à obtenir une commission de maître d'équipage. Le 15 mai 1759, il embarqua sur le vaisseau le Mercure, à destination du Canada, où il rejoignit l'escadre de sir Charles Saunders, qui, de concert avec le général Wolf, faisait le siège de Québec.

Ce fut pendant cette campagne que Cook trouva la première occasion de se signaler. Chargé de sonder le Saint-Laurent entre l'île d'Orléans et la rive septentrionale du fleuve, il remplit cette mission avec habileté et put dresser une carte du canal, malgré les difficultés et les dangers de l'entreprise. Si exacts et si complets furent reconnus ces relevés hydrographiques, qu'il reçut l'ordre d'examiner les passages de la rivière au-dessous de Québec. Il s'acquitta de cette opération avec tant de soin et d'intelligence, que sa carte du Saint-Laurent fut publiée par les soins de l'Amirauté anglaise.

Après la prise de Québec, Cook passa à bord du Northumberland, commandé par lord Colville, et profita de sa station sur les côtes de Terre-Neuve pour s'appliquer à l'étude de l'astronomie. Bientôt, des travaux importants lui furent confiés. Il dressa le plan de Placentia et releva les côtes de Saint-Pierre et Miquelon. Nommé en 1764 ingénieur de la marine pour Terre-Neuve et le Labrador, il fut employé pendant trois années consécutives à des travaux hydrographiques, qui appelèrent sur lui l'attention du ministère et servirent à relever les innombrables erreurs des cartes de l'Amérique. En même temps, il adressait à la Société royale de Londres un mémoire sur une éclipse de soleil, dont il fit observation à

¹ Des officiers de la marine circulaient dans les ports avec des groupes armés (press-gangs). Ils avaient pour mission de saisir de force des hommes "aptes à la mer," marins, marchands, pêcheurs, dockers, voire

simples gens des côtes. Les hommes capturés étaient menés à bord, inscrits sur les rôles, et contraints de servir dans la Royal Navy.

Terre-Neuve en 1766, mémoire qui parut dans les Transactions philosophiques. Cook ne devait pas tarder à recevoir la récompense de tant de travaux si habilement conduits, d'études patientes et d'autant plus méritoires, que l'instruction première lui avait fait défaut, et qu'il avait dû se former sans le secours d'aucun maître.

Une question scientifique d'une haute importance, le passage de Vénus sur le disque du soleil, annoncé pour 1769, passionnait alors les savants du monde entier. Le gouvernement anglais, persuadé que cette observation ne pouvait être faite avec fruit que dans la mer du Sud, avait résolu d'y envoyer une expédition scientifique. Le commandement en fut offert au fameux hydrographe A. Dalrymple, aussi célèbre par ses connaissances astronomiques que par ses recherches géographiques sur les mers australes. Mais ses exigences, sa demande d'une commission de capitaine de vaisseau, que lui refusait obstinément sir Edouard Hawker, déterminèrent le secrétaire de l'Amirauté à proposer un autre commandant pour l'expédition projetée. Son choix s'arrêta sur James Cook, chaleureusement appuyé par sir Hugues Palliser, et qui reçut, avec le rang de lieutenant de vaisseau, le commandement de l'Endeavour.

Cook avait alors quarante ans. C'était son premier commandement dans la marine royale. La mission qu'on lui confiait exigeait des qualités multiples, qu'on trouvait alors rarement réunies chez un marin. En effet, si l'observation du passage de Vénus était le principal objet du voyage, il n'en était pas le seul, et Cook devait faire une campagne de reconnaissance et de découverte dans l'océan Pacifique. L'humble enfant du Yorkshire ne devait pas se trouver au-dessous de la tâche difficile qu'on lui imposait.

LES TROIS VOYAGE DU CAPITAINE JAMES COOK PRÉCIS D'APRÈS SON JOURNAL DE BORD

Cook, premier voyage, 1768

Le capitaine James Cook fut sans contredit le premier de tous les marins hydrographes ; nul ne lui contestera ce titre. Peut-être même lui doit-on celui de premier homme de mer de son siècle. Personne en effet ne développa un génie plus vaste ni plus fécond en ressources ; personne ne réunit comme lui la bouillante intrépidité qui fait tout entreprendre à la froide mais opiniâtre persévérance qui conduit glorieusement à fin les plus pénibles entreprises. L'Angleterre s'honorera longtemps d'avoir vu naître ce grand homme ; et la terre, agrandie en quelque sorte par ses découvertes, offrira d'un pôle à l'autre d'éternels monuments de son activité, de son courage et de son génie.

Né dans une classe obscure et peu favorisé de la fortune, Cook fut marin dès l'enfance ; mais si l'aveugle destinée lui avait dénié ses trésors, la nature en revanche l'avait doué de toutes les qualités qui devaient dans cette carrière le conduire à l'immortalité. Jeune encore, il les déploya d'une manière brillante et mérita l'attention des officiers supérieurs de la marine anglaise. Dans la guerre du Canada, il fut chargé de la tâche difficile de lever une carte de l'île de Terre-Neuve.

Il s'en acquitta d'une manière si parfaite, que son commandant, sir Hugues Palliser, depuis lord de l'amirauté, en fut frappé d'admiration. Il devint dès-lors le généreux protecteur et l'ami de Cook ; et ce dernier s'honora toujours de cette protection, qu'il ne devait pas à l'intrigue, mais à la supériorité de son mérite.

Un phénomène astronomique du plus grand intérêt, le passage de Vénus sur le disque du soleil, devait avoir lieu en juin 1769. Le gouvernement anglais avait d'abord désiré que l'observation de ce phénomène eût lieu en Californie, et se disposait en conséquence à y envoyer un bâtiment monté par des astronomes ; mais la cour d'Espagne refusa les passeports nécessaires. On allait se décider à effectuer l'observation sur un point quelconque des terres de la baie d'Hudson, lorsqu'un mémoire de l'astronome français Lalande, relatif à cet objet, démontra que le

point du globe le plus convenable pour observer avec succès le passage de la planète, serait une des îles de la mer du Sud ; d'après cela, l'amirauté d'Angleterre ordonna pour cette destination l'armement de l'Endeavour, navire de quatre cents tonneaux, employé jusqu'alors au commerce du charbon, mais qui réunissait toutes les qualités propres à une expédition de la nature de celle qu'il allait entreprendre.

On fut d'abord incertain sur le choix du commandant de ce bâtiment. Dalrymple, géographe renommé, membre de la Société royale de Londres, le sollicitait et l'aurait obtenu sans l'excès de ses prétentions. Il n'appartenait point au corps des officiers de la marine, et il voulait qu'en prenant le commandement de l'expédition, on l'admît dans ce corps avec le grade de capitaine de vaisseau ; il fondait cette prétention sur l'exemple de Halley, académicien français, qui avait obtenu cette faveur lors d'un voyage entrepris à la fin du siècle précédent pour faire des observations dans l'Océan austral ; mais l'amirauté d'Angleterre ne crut pas devoir suivre cet exemple, et Dalrymple fut refusé. Ce fut alors que sir Hugues Palliser proposa le modeste Cook, qui, simple master, avait déjà fait preuve de tant de talents. Il fut agréé unanimement, et reçut, avec le commandement de l'Endeavour, le grade de lieutenant de vaisseau.

Un homme illustre, dont le nom et le souvenir s'allieront éternellement à la mémoire de Cook, s'offrit pour partager ses périls et ses travaux ; et même son âme généreuse le porta à faire de son immense fortune le plus noble usage, en faisant à lui seul la moitié des frais de l'entreprise. Ai-je besoin de le nommer ! qui de mes lecteurs n'a pas reconnu sir Joseph Banks !²

Outre les opérations astronomiques qui étaient le but principal du voyage, Cook eut ordre de faire dans la mer du Sud toutes les

recherches qui pourraient conduire à de nouvelles découvertes et au perfectionnement de la géographie dans cette partie du monde.

L'histoire naturelle ne fut point oubliée ; M. Banks se chargea spécialement de cette partie ; il s'adjoignit le docteur Solander, naturaliste, et embarqua encore à ses frais un peintre de genre et un peintre d'histoire naturelle.

Le capitaine Cook appareilla de Plymouth le 26 août 1768. Il relâcha successivement à Madère, à Rio de Janeiro et à la baie du Bon-Succès dans le détroit de le Maire³. Les nouveaux détails physiques et géographiques qu'il donne sur la Terre de Feu dans sa relation, sont pleins d'intérêt et contiennent beaucoup de faits nouveaux, quoique cette contrée eût été visitée déjà par plusieurs navigateurs instruits.

Ce fut pendant cette relâche que M. Banks faillit périr victime de son zèle pour les sciences ; s'étant avancé avec onze autres personnes dans l'intérieur des terres pour y faire des observations et des recherches d'histoire naturelle, ils s'égarèrent dans les bois, y furent surpris par la nuit, la neige et un froid si excessif, que deux d'entre eux y furent gelés et les autres eurent toutes les peines du monde à regagner le vaisseau.

Le 22 janvier 1769, Cook sortit de la baie du Bon-Succès, et, après avoir franchi le détroit de le Maire, entreprit le passage redouté du cap Horn, que depuis Anson⁴ personne n'avait osé doubler. Il exécuta cette entreprise beaucoup plus facilement que son prédécesseur, étant alors dans la saison la plus favorable de l'année. Il entra dans la mer du Sud, et, après avoir cinglé longtemps au N.O. sans rencontrer aucune terre, il découvrit, le 4 mars, une petite île basse, au milieu de laquelle était un lagon ; ce qui lui fit donner le nom d'île du Lagon : elle fait partie de l'Archipel Dangereux de Bougainville, et est à fort peu de distance de l'île de la Harpe, découverte par le général français. Le soir du même jour, à sept lieues plus loin vers l'ouest, il découvrit une autre petite île qu'en raison de sa figure il appela île de l'Arc ; le 6 du même mois, il rencontra un groupe d'îlots mêlés d'écueils qu'il nomma les Groupes ; le 7, l'île Bird ou des Oiseaux ; et le 8, l'île de la

² Moi (l'Éditrice). Naturaliste britannique, passionné de botanique, qui participa au premier voyage de James Cook autour du monde (1768-1771). Cet aristocrate foncier, imprégné des idées de progrès, devint le grand patron des sciences britanniques de la fin du XVIII^e siècle. À la tête de la Royal Society pendant plus de 41 ans, il réussit à infléchir l'étude des sciences naturelles vers les applications pratiques au service du développement économique de l'empire britannique

³ En Argentine, entre le continent et l'Île des États.

⁴ George Anson (1697-1762), officier de marine, explorateur britannique.

Chaîne. Toutes ces îles, jusqu'alors inconnues, font partie de l'Archipel Dangereux, l'un des plus étendus de la mer du Sud. Elles sont inabordables à cause des récifs qui les environnent ; mais Cook s'en approcha d'assez près pour voir les naturels qui les habitent et en fixer exactement la position.

Le 10 mars, il reconnut l'île d'Osnabrug⁵ de Wallis, que les naturels nomment Maitea⁶ ; et le 12, il mouilla à Tahiti, dans la baie de Mataraï.

C'était là que la Société royale de Londres avait décidé que devait se faire l'observation du passage de Vénus ; on devait donc y faire un long séjour. On construisit à terre un petit fort ; on y établit l'observatoire ; et, en attendant l'époque du phénomène, Cook fit en canot le tour entier de l'île et de celle d'Eimeo qui n'en est qu'à six lieues ; il en dressa une bonne carte, ce qui n'avait pas encore été fait. L'observation astronomique qui était, dans le principe, le but de l'expédition, se fit avec le plus grand succès ; et les observateurs, satisfaits d'un si heureux résultat, se préparèrent à quitter Tahiti après y avoir fait un séjour de trois mois.

Pendant ce temps, les travaux de MM. Banks et Solander contribuèrent puissamment à faire mieux connaître l'histoire naturelle et morale de cette île intéressante.

Le capitaine Cook avait aperçu, du sommet de ses montagnes, une petite île dans le N. 1/4-N.O. En outre, le Tahitien Tupia, qui s'était volontairement embarqué sur l'Endeavour pour venir en Europe, lui dit qu'un peu plus loin et dans le N.E. il trouverait d'autres îles plus considérables. Il résolut donc de les aller reconnaître.

La petite île, nommée Theturoa, était basse et inhabitée ; Cook, après l'avoir visitée, se dirigea sur celles que Tupia lui avait indiquées sous les noms de Huaheine, Otaha, Ulietea, et Bolabola. Il arriva à Huaheine le 16 juillet, en fit la reconnaissance complète, ainsi que des autres îles voisines ; il y mouilla, y fit des échanges avec les naturels. Ces îles, éloignées d'une journée seulement de Tahiti, dépendent du même archipel, celui de la Société, et sont habitées par le même peuple. Aucun des navigateurs antérieurs à Cook n'en avait eu connaissance.

Tupia lui parla d'autres îles dans le S. avec lesquelles ses compatriotes communiquaient de temps à autre, quoiqu'elles gisent à quarante lieues de Tahiti. Cook, voulant s'assurer de leur position, fit route vers le S., et, d'après l'indication de l'Indien, trouva en effet une île peu étendue, nommée Oheteroa ; il communiqua avec ses habitants, qui parlent la même langue et sont de la même nation que ceux des îles de la Société.

Il quitta, le 15 août, ses nouvelles découvertes ; et dans l'espoir de résoudre enfin le problème de l'existence du continent austral, il continua de s'élever dans le S., puis à l'O.-S.O., sans apercevoir aucune île. Après un assez long trajet, on découvrit, le 6 octobre, une terre d'une étendue très considérable. La plupart des personnes embarquées sur l'Endeavour ne doutèrent pas que ce ne fût enfin le fameux continent en question. Cook résolut de s'en assurer en explorant cette côte avec le plus grand soin. Il employa six mois entiers à ce travail, et reconnut que ce prétendu continent n'était autre chose que deux très grandes îles séparées par un détroit, et que cette terre était la même que celle découverte par Tasman en 1642, mais dont il n'avait vu qu'une fort petite partie, et qu'il avait appelée Nouvelle-Zélande.

La reconnaissance qu'en fit Cook avec un soin et une précision extrême est un des grands services qu'il a rendus à la géographie. Cette opération fut remplie de périls et de difficultés, tant à cause des écueils dont ces côtes sont bordées, qu'à cause de la férocité de leurs barbares habitants, peuples guerriers et anthropophages contre lesquels les Anglais eurent à soutenir plusieurs combats meurtriers.

Mais Cook surmonta tout par la supériorité de ses talents, la fermeté et la patience de son caractère. Les fréquents mouillages qu'il fit dans les ports nombreux de la Nouvelle-Zélande, mirent les savants qui l'accompagnaient à portée d'observer les mœurs, les usages des naturels et les productions du pays : tous ces faits sont un des grands et beaux résultats de ce voyage.

Bien assuré que cette terre isolée n'appartenait en rien au continent austral, le commandant anglais commença fortement à concevoir des doutes sur l'existence de ce continent, que les faiseurs de systèmes, les géo-

⁵ Plus connue comme "île Moruroa".

⁶ On lui donne aussi le nom de "Aopuni".

graphes de cabinet⁷, assuraient depuis si longtemps et avec tant de hardiesse devoir occuper une grande partie de l'hémisphère S., comme indispensablement nécessaire à l'équilibre du globe terrestre. Cook, dans sa relation, exprime ses doutes, et allègue des raisons très plausibles pour les appuyer. Depuis, il a, par ses autres voyages, démontré qu'ils étaient fondés.

N'ayant pas dans celui-ci d'ordres positifs pour faire de plus amples recherches sur ce sujet, il songea à retourner en Angleterre. Il devait, selon ses instructions, effectuer ce retour en passant par le cap Horn ; mais la découverte inattendue de la Nouvelle-Zélande (on peut lui en attribuer l'honneur, car ce qu'en avait vu Tasman, en 1642, était fort peu de chose) l'avait forcé d'employer un temps très long à en faire une reconnaissance parfaite, et avait par conséquent dérangé tout le plan ultérieur de sa campagne. Il se serait trouvé dans le cas de doubler le cap Horn dans la mauvaise saison. Son navire était très fatigué et hors d'état de supporter les violentes tempêtes qu'on éprouve en hiver dans ces parages. Ces raisons l'engagèrent à faire son retour en Europe par les Indes orientales, en faisant entièrement le tour du monde. C'est à cette détermination qu'est due une autre découverte de cet homme célèbre, non moins importante que celle de la Nouvelle-Zélande, celle de la partie orientale de la Nouvelle-Hollande⁸, et la solution du problème de l'isolement absolu de cette vaste contrée.

L'Endeavour quitta définitivement la Nouvelle-Zélande le 31 mars 1770, et cingla à l'O. Il atteignit bientôt la longitude de la terre de Van-Diemen⁹, découverte par Tasman ; et, le 19 avril, étant de 2° environ au N. de cette terre, il découvrit un cap qu'il nomma Pointe-Hicks, du nom d'un de ses lieutenants. Ce cap appartenait à la côte E. de la Nouvelle-Hollande, encore absolument inconnue.

De ce point, Cook remarqua que la terre se prolongeait indéfiniment dans le N., mais qu'il n'en paraissait aucune du côté du S. ; il n'osa donc affirmer que cette côte fût conti-

guë à la terre de Diemen¹⁰. N'ayant pas le temps alors d'éclaircir ce doute, il commença sa longue et pénible reconnaissance de la côte qui s'étendait au N., reconnaissance dont les résultats étaient bien plus importants pour les progrès de la géographie.

En suivant la terre de fort près, il atteignit, le 28 avril, une baie vaste et profonde dans laquelle il entra. C'est là que MM. Banks et Solander recueillirent tant de productions naturelles jusqu' alors entièrement inconnues ; c'est à eux que sont dues les premières notions physiques sur cette partie de la Nouvelle-Hollande. Le capitaine immortalisa leurs travaux dans cette nouvelle contrée, en donnant à la baie qu'il venait de découvrir le nom de Botany-Bay.

Il la quitta le 6 mai, et continua son exploration en s'élevant au N. le long de la côte ; ce qui le conduisit à repasser, le 24 mai, le tropique du Capricorne. C'est de ce point que ses travaux devinrent surtout pénibles ; il trouva partout la côte bordée d'une chaîne de récifs, en dedans de laquelle il osa naviguer pour continuer de près ses relèvements avec l'exactitude qui lui était si particulière. Cette navigation hérissée de périls ne le rebuta pas ; il sentait combien il était nécessaire d'achever une découverte aussi belle, et qui allait l'amener à reconnaître incessamment si la Nouvelle-Hollande était isolée, ou si, comme il le supposait encore, elle tenait à la Nouvelle-Guinée. Le jour, il suivait la côte de près ; la nuit, il s'en écartait et revenait le lendemain reprendre le cours de son exploration au point où il l'avait interrompue la veille ; mais, dans la nuit du 10 au 11 juin, il toucha tout-à-coup sur un rocher caché sous l'eau, et sur lequel son vaisseau demeura comme cloué. Une minute auparavant, la sonde avait indiqué dix-sept brasses¹¹ d'eau. L'Endeavour se trouvait échoué sur un de ces rochers de corail si communs dans les mers de la zone torride, travail prodigieux d'animalcules marins qui, s'élevant à pic du sein des vastes abîmes de l'Océan, montrent à sa surface leurs crêtes tranchantes si redoutables pour les navigateurs.

⁷ Les géographes de cabinet dressent leurs cartes à partir de plusieurs sources humaines et matérielles, faute d'effectuer eux-mêmes des relevés sur le terrain.

⁸ Plus connue comme étant l'Australie.

⁹ Aujourd'hui, Tasmanie.

¹⁰ Elle en est séparée en effet par le détroit de Bass, découvert dans la suite ; et la terre de Diemen est une grande île distincte de la Nouvelle Hollande.

¹¹ La brasse est une mesure équivalant à 1,8288 mètre.

Qu'on juge de la consternation dont furent frappés au premier moment les voyageurs anglais, menacés du plus imminent péril, sur un écueil isolé, à huit lieues de la côte et à une distance considérable de pays civilisés d'où ils pussent espérer quelque secours ! Leur situation était d'autant plus terrible, que leurs canots n'étaient pas de dimensions suffisantes pour sauver l'équipage entier, et que déjà le bâtiment s'ouvrait. On voyait flotter à la surface de l'eau des morceaux de son doublage et de sa fausse quille. Le sang-froid et l'habileté de Cook purent seuls, dans un pareil moment, en imposer à l'équipage, y maintenir l'ordre, et lui faire exécuter les manœuvres auxquelles il dut son salut. Après vingt-trois heures d'anxiété, de fatigues et de travaux infinis, on réussit à le remettre à flot, mais dans un état si délabré et sa carène si criblée de voies d'eau, qu'il fut au moment de couler à fond, et qu'on désespéra de pouvoir le conduire à la côte. Une bonnette lardée que l'on passa par-dessous opéra son salut, en opposant un obstacle à l'impétuosité avec laquelle l'eau se précipitait dans la cale ; encore ce moyen eût été sans succès, si, par le plus grand bonheur, un quartier du rocher sur lequel l'Endeavour avait touché ne s'en fut détaché et ne fût demeuré engagé dans la large ouverture qu'il avait faite.

Le bâtiment fut conduit dans l'embouchure d'une petite rivière qui présentait un havre commode pour les travaux de son radoub¹². Il fut abattu en carène¹³, et les avaries réparées autant que purent le permettre les moyens et les ressources que l'on put tirer de lui-même.

Ces travaux obligèrent de demeurer jusqu'au mois d'août dans la rivière, qui fut nommée à juste titre rivière de l'Endeavour. Ce séjour forcé fut mis à profit par Banks, qui fit nombre d'observations intéressantes sur l'histoire naturelle de cette contrée jusqu'alors inconnue¹⁴.

Cook remit en mer le 4 août. Il avait reconnu, des hauteurs voisines de la rivière, que, pour

continuer son exploration de la côte, il allait être obligé de naviguer au milieu d'un labyrinthe d'écueils. Mais ni cette connaissance, ni le péril auquel il venait d'échapper miraculeusement et dont il allait être de nouveau menacé, ne purent l'intimider ; il continua de côtoyer cette terre dangereuse, jusqu'à ce qu'enfin il atteignit son extrémité N., et compléta ainsi la découverte de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande. Il donna le nom de Nouvelle-Galles méridionale à la contrée qu'il venait de reconnaître le premier. Doublant ensuite son cap septentrional, il franchit un détroit jusqu'alors inconnu, entre ce cap et un amas d'îlots et de rochers : ce détroit, qui lui ouvrait un passage à l'O. pour gagner les mers de l'Inde, reçut encore le nom de son vaisseau. Cook, trouvant au-delà une mer libre et d'une vaste étendue, s'assura que la Nouvelle-Hollande est une terre entièrement isolée, et qu'elle ne tient point à la Nouvelle-Guinée, comme les géographes l'avaient pensé généralement jusqu'alors.

Il reconnut une partie des côtes méridionales de cette dernière contrée ; mais le mauvais état de son navire, qui faisait beaucoup d'eau, le pressait de gagner Batavia ; il ne put donc consacrer à cette reconnaissance le temps nécessaire pour la rendre détaillée ; et, après avoir mouillé à l'île Savu, il arriva à Batavia le 9 octobre. Là, l'Endeavour fut remis en état d'entreprendre avec sûreté la traversée d'Europe ; et, après avoir relâché successivement au Cap de Bonne-Espérance et à l'île de Sainte-Hélène, il mouilla en rade des Dunes, le 12 mai 1770.

Ainsi fut terminé le premier voyage du capitaine Cook autour du monde. En considérant que ses résultats principaux furent le complément des grandes découvertes de l'archipel de la Société, celle de la Nouvelle-Zélande et d'une grande partie de la Nouvelle-Hollande ; de plus, la certitude que ces contrées si étendues sont pourtant isolées et ne tiennent point au chimérique continent austral ; on conclura que ce voyage est un de ceux qui ont répandu les plus grandes lumières sur la géographie moderne.

Si de plus on observe que, dans tous ses travaux, Cook apporta l'exactitude et la précision les plus rigoureuses, quoiqu'il n'y eût à bord de l'Endeavour d'autres instruments nautiques que de simples octants et des com-

¹² Entretien, réparation de la coque d'un navire.

¹³ Consiste à coucher un navire sur la mer, en "éventer la quille", pour réaliser son carénage ou son radoub.

¹⁴ Alors fut découvert le singulier animal appelé kangaroo, Linné le plaça d'abord parmi le genre des didelphes, sous le nom spécifique de *didelphis gigantea*. Mais il a été reconnu depuis qu'il devait constituer un genre particulier. C'est le plus grand quadrupède de la Nouvelle-Hollande.

pas de variation, qui ne sera frappé d'étonnement et n'admira la sagacité et le coup d'oeil sûr de cet homme vraiment extraordinaire !

Cook, deuxième voyage, 1772.

Les importantes découvertes faites par le capitaine Cook lors de son premier voyage, en démontrant que la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande, au lieu de faire partie d'un continent austral, n'étaient que des terres isolées, firent enfin concevoir de grands doutes sur l'existence de ce continent chimérique. Dalrymple seul, au milieu de la Société royale de Londres, la soutenait encore opiniâtement, mais peut-être alors plutôt par amour-propre que par conviction. Sa vaste érudition, l'étendue de ses connaissances, imposaient à ses confrères, qui, par déférence, n'osaient encore se prononcer ouvertement contre lui. À la fin, la Société royale voulut résoudre absolument un si important problème ; et, à sa sollicitation, une expédition autour du pôle austral fut ordonnée par le Gouvernement britannique. Cook, dans son premier voyage, avait donné trop de preuves de son génie et de ses talents supérieurs, pour que le commandement de cette seconde expédition ne lui fut pas confié. Il en fut donc investi malgré les intrigues des envieux, et eut sous ses ordres deux bâtiments, la *Résolution*, qu'il montait, et l'*Aventure*, commandée par le capitaine Furneaux.

Il appareilla de Plymouth le 13 juillet 1772 : il se rendit d'abord à Madère, puis au port de Praya dans l'île Sant-Iago¹⁵, et ensuite au Cap de Bonne-Espérance. MM. Forster père et fils étaient embarqués sur la *Résolution* en qualité de naturalistes ; ils rencontrèrent au Cap le docteur Sparmann, naturaliste suédois, élève du célèbre Linné, qui y était venu avec l'intention de faire un voyage dans l'intérieur de l'Afrique. Les deux savants Anglais se lièrent avec lui, et, appréciant promptement son mérite distingué, jugèrent qu'il serait d'une grande utilité aux sciences dans l'expédition circumpolaire qu'ils allaient entreprendre.

Ils lui proposèrent donc de s'embarquer sur la *Résolution*. M. Sparmann accepta avec empressement et le capitaine Cook consentit sans peine à l'embarquement de ce nouveau collaborateur des glorieux travaux de sa campagne.

Le 22 novembre, la *Résolution* et l'*Aventure* mirent à la voile de la baie de la Table. Cook,

¹⁵ La plus grande des îles du Cap-Vert.

ayant ordre de s'approcher le plus près possible du pôle austral et d'en faire le tour sur le parallèle le plus élevé qu'il pourrait atteindre, fit directement route au S. Il rencontra les premières glaces par 50° de latitude, et navigua sans cesse au milieu de ces écueils flottants jusque par 67°10'. Cette navigation pénible ne le rebuta pas ; et quoique, au milieu des brumes épaisses presque constantes dans ces âpres climats, sa conserve l'Aventure eût été séparée de lui, il fit pendant trois mois entiers les plus grands efforts pour pénétrer plus avant vers le S. ; les glaces lui opposèrent toujours un obstacle insurmontable ; il ne put s'élever davantage. Il avait vainement cherché à retrouver le cap de la Circoncision¹⁶, découvert par Bouvet de Lozier en 1739 ; la position que lui avait assignée ce capitaine, étant fausse, Cook ne put le retrouver au point indiqué, et en abandonna la recherche, dans la croyance qu'il n'existait pas.

Enfin, ayant presque épuisé son eau et ses autres provisions, le besoin de relâcher se faisant sentir de la manière la plus urgente, il fut contraint d'abandonner ces parages sans y avoir trouvé la plus légère apparence de la proximité d'une terre de quelque étendue. Il fit route pour la Nouvelle-Zélande, où il mouilla dans la baie Obscure (Dusky bay]. Il y fit de l'eau, remonta ensuite au N. le long de la côte, et entra dans le détroit qui porte son nom et sépare l'une de l'autre les deux îles de la Nouvelle-Zélande, découverte de son premier voyage. L'anse du Vaisseau, dans ce détroit, avait été indiquée au capitaine Furneaux comme point de rendez-vous en cas de séparation ; l'Aventure y était déjà arrivée quand la Résolution y mouilla, et les deux bâtiments se trouvèrent réunis.

Ils quittèrent la Nouvelle-Zélande le 7 juin 1773, cette contrée peu fertile ne leur ayant offert que fort peu de ressources pour se procurer des vivres, et ils se rendirent à Tahiti, où, pendant une relâche de quatorze jours, ils purent se ravitailler abondamment. Cook voulut visiter de nouveau les autres îles de la Société, et alla faire de nouvelles relâches à Huaheine, Ulietea et Oetaha ; il y compléta ses approvisionnements. La saison devenant favorable, il se disposa de nouveau à

s'avancer vers le pôle austral entre d'autres longitudes.

En faisant route au S., il alla reconnaître les îles de Tongataboo et d'Anamooka, découvertes cent ans auparavant par le Hollandais Tasman ; il y mouilla et en détermina rigoureusement la position. L'accueil hospitalier qu'il reçut de leurs habitants, lui fit donner à ces îles et à plusieurs autres qui en sont voisines le nom générique d'îles des Amis.

Il quitta cet archipel et gouverna sur la Nouvelle-Zélande. Quelques jours avant d'y arriver, un coup de vent le sépara pour la seconde fois de l'Aventure ; il ne la rejoignit plus, quoique, dans l'espérance de la retrouver, il eût traversé le détroit de Cook : mais ce bâtiment ayant mouillé dans une autre partie de ce détroit, et le capitaine Furneaux ayant envoyé sa chaloupe à terre, elle fut attaquée par les sauvages, et les dix hommes qui la montaient furent massacrés et mangés par ces anthropophages. Ce malheur découragea Furneaux, qui, sans chercher désormais à rejoindre son commandant, reprit directement la route de l'Europe.

Quant à Cook, dont rien n'était capable d'ébranler la constance, il quitta les côtes de la Nouvelle-Zélande le 25 novembre, et fit route toujours vers le S., pour tenter de nouveau l'approche du pôle austral, ou du moins la rencontre du continent présumé en être voisin. Il parcourut, sur une latitude très élevée, un espace considérable en longitude, et s'avança jusqu'au-delà du 71° parallèle mais il n'eut aucun indice de ce prétendu continent. Là, absolument arrêté par les glaces, il fut obligé de renoncer à une vaine recherche et de retourner vers le N. Il avait le plus grand besoin de rafraîchissements ; il alla en chercher à l'île de Pâques ; mais n'ayant pu s'y procurer de bonne eau, il se dirigea sur les îles Marquises, découverte des Espagnols, mais encore fort peu connues. Il en fixa le nombre et la position. Les dispositions hostiles des naturels rendirent sa relâche dans cet archipel fort périlleuse : il fut forcé de faire connaître d'une manière sanglante, à ces sauvages, la supériorité des armes européennes, et il les quitta ensuite pour aller reconnaître l'île de Tiokea, où il ne fut pas mieux accueilli des naturels. Il découvrit plusieurs îlots entre Tiokea et Tahiti, et mouilla dans cette dernière île le 22 avril 1774. Ce fut là qu'il eut la

¹⁶ La petite péninsule a été aperçue le 1er janvier 1739, la fête du jour de la circoncision ; d'où le nom.

certitude que deux frégates espagnoles y étaient venues l'année précédente, et qu'elles y avaient même laissé quelques hommes de leurs équipages.

On n'a jamais, du reste, eu de détails certains sur cette expédition, dont les Espagnols ont fait un mystère, de même que de toutes celles qu'ils ont exécutées pour le perfectionnement de la géographie.

La Résolution, en quittant Tahiti, visita encore une fois Ulietea et Huaheine, puis l'île Howe. De là, faisant route à l'E., elle rencontra une île nouvelle qui fut nommée Palmerston. Quatre jours après, une autre île encore inconnue se présenta ; le capitaine Cook mit en travers, et expédia un canot pour y aborder. Mais les naturels, accourus en foule sur la plage, s'opposèrent au débarquement et accueillirent les Anglais à coups de sagaies et de pierres ; le docteur Sparmann fut blessé dans cette occasion. Alors l'on renonça à communiquer avec ces féroces insulaires dont le pays fut appelé l'île Sauvage.

On fit route pour les îles des Amis, et l'on augmenta la connaissance de ce nombreux archipel par la découverte de plusieurs petites îles qui en font partie. Après une courte relâche dans celle d'Anamooka, Cook se mit en route pour aller faire une reconnaissance exacte de l'archipel du Saint-Esprit, découvert jadis par Quiros, mais oublié depuis jusqu'à l'époque du voyage de Bougainville, qui ne fit, en le retrouvant, qu'en effleurer pour ainsi dire la reconnaissance, et qui passa outre après en avoir aperçu seulement quatre îles.

Cook visita tout et leva une carte exacte des dix-sept îles qui composent cet archipel, l'un des plus étendus de la mer du Sud. Il relâcha dans plusieurs, et apporta dans son investigation cette exactitude et cette sagacité qui lui étaient si particulières, et qui ont rendu ses travaux si parfaits et si dignes de confiance.

Après avoir employé quarante-six jours à la reconnaissance de l'archipel du Saint-Esprit, il se dirigea au S. E. Le 4 septembre 1774, il découvrit la plus grande île de l'Océan Pacifique, après la Nouvelle-Zélande ; il lui imposa le nom de Nouvelle-Calédonie. Son vaisseau courut de grands dangers sur les récifs qui entourent cette terre inhospitalière ; mais il parvint à les surmonter. Cependant, la saison favorable pour pénétrer de nouveau au S. s'approchant, il quitta cette nouvelle décou-

verte, et fit route pour la Nouvelle-Zélande. Dans cette traversée, il découvrit la petite île déserte de Norfolk, sur laquelle depuis ses compatriotes ont fondé un établissement. Le 18 octobre, il mouilla pour la troisième fois dans le détroit de Cook, entre les deux îles de la Nouvelle-Zélande.

C'est de ce point que l'opiniâtre investigateur partit pour faire une troisième tentative, dans le but de parvenir au pôle austral, ou du moins de s'en approcher le plus près possible, entre le méridien de la Nouvelle-Zélande et celui des Terres Magellaniques. Pendant deux mois entiers, il fit les plus grands efforts pour y réussir ; le climat lui opposa des difficultés insurmontables. Parvenu à la hauteur du 71° degré, des champs de glaces immobiles arrêtaient absolument sa marche, et il ne remarqua dans cette nouvelle épreuve, non plus que dans les précédentes, aucune apparence, aucun indice de l'existence de terres dans cette partie reculée du globe. Dès lors il demeura démontré positivement que l'existence du continent austral était une chimère, une rêverie des faiseurs de systèmes, ou du moins que, si ce continent existe, il est borné à une latitude si rapprochée du pôle antarctique, qu'il sera à jamais inaccessible.

Cook reprit la route du N., et eut connaissance de la Terre de Feu le 20 décembre. Il doubla le cap Horn, et alla mouiller dans le détroit de Lemaire. De ce point, il se porta au S. pour la quatrième fois. Le 14 janvier, étant par 54°38' de latitude, il découvrit une île qu'il appela Géorgie du Sud. Il prolongea une chaîne d'îlots qui en sont voisins, et forment avec elle une espèce d'archipel. Il donna au plus méridional de ces îlots le nom classique de Thulé Australe. Parvenu au 60° parallèle, des glaces fixes et immobiles arrêtaient sa course. L'approche de la mauvaise saison le força à quitter ces affreux parages. Il fit route pour le Cap de Bonne-Espérance et mouilla dans la baie de la Table le 22 mars 1775. Cinq semaines après, la Résolution repartit pour l'Angleterre, où elle arriva heureusement.

Le second voyage du capitaine Cook est un des plus beaux qui aient jamais été exécutés. C'est un de ceux qui ont rendu les plus importants services à la géographie, puisque, outre plusieurs découvertes nouvelles, il a détruit l'erreur, accréditée depuis plus de deux

siècles, de l'existence d'un vaste continent dans la partie S. de l'hémisphère austral.

Cook, troisième voyage, 1776.

Le besoin de se repaître d'illusions et de se bercer sans cesse d'espérances et de projets chimériques, serait-il en effet inhérent à l'esprit humain ! Il n'entre pas dans notre plan de discuter ici cette question métaphysique, mais toujours est-il vrai que, lorsque les opérations de Cook dans son second voyage eurent forcé les faiseurs de systèmes à renoncer à leur supposition favorite de l'existence du continent austral, ils reportèrent sur une autre chimère leurs rêveries et leurs raisonnements. Ils se pénétrèrent fortement de l'idée que le continent de l'Amérique septentrionale était séparé en deux par un détroit qui, s'ouvrant sur un point quelconque de la baie d'Hudson ou de celle de Baffin, débouchait, sur un autre point de la côte N. O. de l'Amérique, dans l'Océan Pacifique du Nord.

Le voyage, vrai ou supposé, exécuté durant le seizième siècle par un certain amiral espagnol nommé Barthelemi de Fuente¹⁷, et la carte qui en était le résultat, semblaient appuyer fortement l'opinion des partisans de ce passage du N. O. Fuente prétendait en effet l'avoir franchi. Toutefois, sa relation était si vague, si obscure, si remplie d'erreurs, que les géographes les plus judicieux n'hésitèrent point à la regarder comme fabuleuse et la traitèrent de roman.¹⁸

Ce passage à travers l'Amérique septentrionale, était, s'il eût existé, non seulement un point très important de géographie à constater, mais encore fût devenu, pour le commerce et la navigation, d'un avantage immense, en abrégant considérablement les moyens de communication entre l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique.

La chose parut si importante au gouvernement anglais, qu'il n'hésita pas à ordonner l'armement d'une expédition navale pour la recherche de ce passage. Plusieurs baies donnant dans celle d'Hudson, et dont les limites

¹⁷ Bartolomé Fuentes, appelé aussi "Amiral de Fonte", notamment sur la "Carte générale des Découvertes de l'Amiral de Fonte", dessinée par Joseph-Nicolas Delisle au début du xviii^e siècle.

¹⁸ Fuente, il est vrai, ne trouva pas le passage du N.O., mais découvrit effectivement, en détail, toute la côte de cette partie de l'Amérique si bien explorée depuis par Vancouver. Il ne faut pas trop légèrement traiter de fables les découvertes des anciens navigateurs. [Tout est dans l'interprétation — NdE]

n'avaient pas été déterminées, en furent regardées comme les ouvertures, et l'on supposa qu'il débouchait sur la côte N. O. de l'Amérique, vers le 65° degré de latitude. C'est vers ce point surtout qu'il paraissait important de faire la plus exacte exploration de la côte.

Deux bâtiments furent donc armés dans ce but, la *Résolution*, qui avait déjà fait le tour du monde avec Cook, et la *Découverte*.

Le commandement en chef de cette expédition fut donné à l'illustre capitaine qui déjà, par le succès brillant de ses deux premiers voyages, s'était montré si digne de la confiance que son souverain et les savants les plus célèbres de sa patrie avaient en ses lumières. Il monta la *Résolution* ; le commandement particulier de la *Découverte* fut donné au capitaine Clerke.

La *Résolution* appareilla de la rade de Plymouth le 12 juillet 1776. La *Découverte*, n'étant pas encore prête à partir, eut ordre de la rejoindre, soit aux îles du Cap-Vert, soit au Cap de Bonne-Espérance.

Cook relâcha d'abord à Tenerife. Il y rencontra notre illustre compatriote le chevalier de Borda, alors commandant la corvette la *Boussole*, et qui s'y occupait aussi d'opérations hydrographiques. C'est une chose remarquable que la rencontre de ces deux hommes célèbres¹⁹, occupés en même temps de travaux analogues pour les progrès des mêmes sciences ; travaux couronnés d'un égal succès de part et d'autre. Cook se plaît dans son journal à faire l'éloge du savant officier français. Ils firent de concert à Tenerife les observations nécessaires à la rectification de leurs horloges marines. De son côté, le chevalier de Borda regarda comme une des époques les plus remarquables de sa vie, celle de son entrevue avec Cook. Je me souviens de lui en avoir souvent entendu parler, ayant eu autrefois l'occasion de le voir plusieurs fois chez l'académicien de Prony, mon oncle.

Avec quel sentiment d'attendrissement et de respect Borda se rappelait le souvenir de ce grand homme ! Et qu'il me parut frappant d'entendre le premier marin-astronome de France rendre un si juste hommage au premier marin-hydrographe de l'Angleterre !

La *Résolution* quitta Tenerife pour se rendre aux îles du Cap-Vert : n'y ayant pas trouvé la *Découverte*, elle se rendit au Cap de Bonne-Espérance, où les deux bâtiments opérèrent leur jonction. Après y avoir fait quelque séjour, ces deux navires en repartirent le 30 novembre. Le capitaine Cook fit gouverner vers le S. E., et rencontra, le 11 du mois suivant, les petites îles découvertes en 1772 par le capitaine Marion. De ce point il se dirigea vers la terre découverte par M. de Kerguelen, mais dont l'exploration n'avait pas été achevée par cet officier. Lorsque Cook passa à Tenerife, il avait demandé au chevalier de Borda quelques documents sur la position de cette terre, et le savant académicien lui avait volontiers fourni les indications nécessaires pour qu'il pût la retrouver facilement. Il en eut connaissance le 24 décembre, et y mouilla le lendemain dans la baie de l'Oiseau, ainsi nommée par les Français. Mais le capitaine anglais, ignorant encore que ce nom lui eût été imposé, l'appela havre de Noël. Il y trouva la bouteille contenant l'inscription écrite sur parchemin, qu'y avait déposée le chevalier de Rochegude, l'un des officiers de Kerguelen. Il écrivit, de l'autre côté de la feuille, les noms de ses vaisseaux et la date de son passage dans cette partie reculée du monde. Cette terre aride, désolée et sans végétation, offrait trop peu de ressources pour qu'on y séjourât longtemps. Cook quitta la baie de l'Oiseau après trois jours de relâche, et acheva l'exploration complète de cette terre, dont Kerguelen n'avait pas fait le tour. Cook, en l'achevant entièrement, prouva que cette contrée, qu'on avait crue l'une des pointes du continent austral, n'était qu'une île stérile et absolument déserte ; il l'appela île de la Désolation²⁰.

Après avoir constaté ce fait, il fit route à l'O. et se rendit à la Terre de Diémen, afin de s'y procurer du bois. Il y mouilla le 26 janvier 1777, dans la baie que le capitaine Furneaux avait nommée baie de l'Aventure, et fit quelques rectifications essentielles à la carte que Furneaux avait dressée de cette partie de la Nouvelle-Hollande. Au bout de quatre jours, Cook remit en mer, alla relâcher à la

¹⁹ Notons tout de même, à la lueur des siècles, que le nom de Cook a laissé plus d'empreinte que l'inventeur de la "méthode Borda" pour les élections. NdE

²⁰ Si on lit bien le journal de bord du capitaine James Cook, il semblerait en fait, qu'il n'en fût rien et que l'île reçut comme nom celui de "Kerguelen". Lire à ce sujet page 31, note 59.

Nouvelle-Zélande, et de là fit route pour les îles des Amis. Dans cette traversée, il découvrit les petites îles de Mangeea, de Watteoo, de Wenooa, etc. Le 28 avril il mouilla à Anamooka.²¹

Pendant un séjour assez long qu'il fit alors aux îles des Amis, il en perfectionna encore la géographie, et surtout celle du groupe des îles Ha'apai, qui fait partie du même archipel, mais qui jusqu'alors n'était presque connu que de nom.

Il quitta ces îles le 17 juillet pour se rendre à celles de la Société. Dans le trajet, il découvrit la petite île de Tubuai ; le 12 août, il arriva à Tahiti.

Il séjourna six semaines dans cette île fameuse, qu'il a si bien fait connaître, dont il a comblé les habitants de présents et de bienfaits, et qu'il ne devait plus revoir. Sans doute les Tahitiens n'oublieront jamais sa mémoire. Les chefs répandirent des larmes lorsqu'il leur fit ses adieux en leur disant qu'il ne reviendrait plus à Tahiti. Lui-même, hélas ! Était loin de prévoir la fatale catastrophe qui devait bientôt mettre un terme à ses voyages.

Cook quitta Tahiti le 30 septembre. Il alla visiter une dernière fois les îles d'Huaheine, Ulietea, Oetaha et Bolabola. Il déposa à Ulietea l'insulaire Omaï, que le capitaine Furneaux avait précédemment amené en Angleterre, et qui fut reconduit dans sa patrie, où on le laissa comblé des dons et des bienfaits du roi de la Grande-Bretagne.

Le capitaine Cook quitta définitivement les îles de la Société vers le milieu de décembre, pour aller s'occuper du principal objet de son voyage, la découverte du passage du N. O.

Le long séjour que, dans ce troisième voyage, il a fait dans l'archipel de la Société et dans celui des Amis, lui a fourni la facilité même d'en compléter l'histoire physique et morale, et, sous ce rapport comme sous tant d'autres, sa relation est du plus grand intérêt.

Il gouverna vers le N., repassa la ligne, et, le 24 découvrit une île qu'il nomma île de Noël ; il y mouilla, et y fit l'observation d'une éclipse de soleil, qui le mit à même d'en fixer précisément la position. Au moment d'en repartir, deux matelots de son équipage s'égarèrent dans l'intérieur de l'île, et, pendant deux jours entiers, errèrent dans les

terres, sans pouvoir retrouver le lieu du mouillage. Cook non seulement les attendit, quoiqu'il fût très pressé par le temps, mais encore envoya à leur recherche différents détachements qui les rencontrèrent enfin et les reconduisirent à bord, à demi morts de fatigue et d'inanition.

Le 2 janvier 1778, il quitta l'île de Noël, continuant sa route au N. Le 18, il découvrit deux nouvelles îles par 21°12' de latitude ; c'étaient celles d'Atooi et d'Oneehow. Il y relâcha et les trouva cultivées et habitées par une race d'hommes absolument semblable à celle des îles de la Société, dont ils avaient aussi le langage. Cook appela ces îles, îles Sandwich. Il les quitta le 5 février, pour aller chercher la côte N. O. de l'Amérique. Dans les instructions que l'amirauté lui avait remises, il lui était recommandé, pour ne pas donner d'inquiétudes à un gouvernement ombrageux et jaloux, de ne pas attaquer cette côte trop près des limites des possessions espagnoles au N. de la Californie. Ce fut donc par 44°15' de latitude qu'il atterrit sur la partie de la côte N. O. de l'Amérique découverte précédemment par Drake, et appelée par lui Nouvelle-Albion.²²

Le gros temps empêcha d'abord Cook de s'approcher de terre aussi près qu'il l'aurait désiré ; cependant il fixa la position de deux caps remarquables qu'il appela cap Grégory et cap de Perpétue ; toutefois, il est presque certain que l'un de ces deux caps est celui qui avait été découvert en 1603 par Martin d'Aguilar, qui l'avait nommé cap Blanc.

Aguilar dit qu'il avait trouvé près de ce cap une grande rivière qu'il avait essayé de remonter, mais dont il fut toujours repoussé par la force des courants. Des géographes systématiques avaient transformé cette rivière en une entrée, qu'ils supposaient être celle d'un détroit. Une violente tempête forçant Cook de s'écarter de la côte, il ne put constater l'existence de cette entrée ; dès que le temps le lui permit, il se rapprocha de la terre et la rallia quatre degrés plus au N., sur le point où beaucoup de cartes plaçaient l'ouverture d'un autre détroit qu'on disait avoir été découverte

²¹ Certainement dans la région de Tonga.

²² Nom donné à la contrée trouvée sur la côte ouest de l'Amérique du Nord, s'étendant de la Californie à l'État de Washington, aux États-Unis par Francis Drake, entre 1579 et 1580.

en 1592 par un certain Juan de Fuca²³. Cook n'aperçut pas la moindre apparence de cette entrée, qui, selon le rapport de Fuca, devait communiquer à une vaste mer intérieure²⁴. Il est vrai que le commandant anglais ne put prolonger la recherche qu'il en fit avec sa persévérance ordinaire, le gros temps le forçant de regagner le large, après avoir fixé seulement la position du cap Flattery. Pendant plusieurs jours, il eut à lutter contre une tempête continuelle. Il rejoignit la côte le 29 mars, par 49°15' de latitude. Ses vaisseaux, dont la mâture était avariée, avaient besoin d'une relâche ; il chercha un port où il dût les faire entrer. Une baie qu'il nomma de l'Espérance parut lui offrir ce qu'il désirait ; mais le mouillage y fut jugé mauvais. Heureusement, il trouva un peu plus au S. une autre baie présentant un ancrage sûr et un bon abri ; il y entra.

Les habitants de cette contrée étant d'un naturel paisible, et le pays se trouvant couvert de forêts de sapins, Cook se procura aisément les matériaux nécessaires à la réparation de ses mâts, et ces travaux ne furent aucunement troublée. Le port où il était, présentait de grands avantages, soit pour la pêche, soit pour la traite des pelleteries²⁵. Il est bien connu aujourd'hui, sous le nom de baie de Nootka, que lui donnent les habitants eux-mêmes. La relation du capitaine Cook contient les plus grands détails sur l'histoire de ces sauvages. Il quitta Nootka le 26 avril, pour continuer à s'avancer vers le N. Mais, toujours contrarié dans ses opérations sur ces côtes, il fut à peine hors du port, qu'une nouvelle tempête le rejeta au large, et que la continuité du mauvais temps l'empêcha de se rapprocher de la terre. Il ne put donc, à son grand regret, vérifier l'existence du détroit de l'amiral de Fuente, supposé se trouver sur les parallèles qu'il traversait alors.

Cinq jours après, il put reporter le cap sur la terre, et il la rejoignit par 54°43' de latitude. Il la côtoya en remontant toujours au N. Mais les courants qui l'en écartaient malgré lui, les brumes, les coups de vent qui se succédèrent presque sans interruption, l'empêchèrent tou-

jours de s'en approcher assez près pour s'apercevoir que ces terres, qu'il croyait le continent de l'Amérique, n'étaient qu'une longue suite d'îles plus ou moins considérables. La Pérouse le premier soupçonna cette vérité, si bien constatée depuis par les admirables travaux de Vancouver.

Parvenu au soixantième parallèle, Cook découvrit une vaste baie qu'il nomma entrée du Prince-Guillaume. Il y mouilla le 13 mai, pour arrêter une voie d'eau qu'avait la Résolution, et en même temps pour examiner si cette entrée n'avait pas quelque communication dans l'intérieur des terres ; ce qui se trouva nul.

Le 20 mai, il appareilla et continua son exploration de la côte. Il se trouvait alors bien réellement sur celle du continent ; et le temps étant plus doux, il put l'examiner en détail, et faire des observations exactes. Il reconnut que la carte que le navigateur russe Behring avait donnée de ce parage était très défectueuse ; il y fit de nombreuses et importantes corrections. Enfin, le 27 mai, il découvrit une large entrée qui paraissait se prolonger très avant vers le N. E., en s'avancant dans les terres ; il y pénétra, et s'y engagea, malgré la violence des marées, pendant trois jours de suite. Déjà il se livrait à l'espérance d'avoir trouvé le fameux passage qui devait le conduire à travers le continent de l'Amérique jusqu'à la baie de Baffin ; mais il s'aperçut bientôt que la salure de l'eau diminuait sensiblement, et que le bras de mer, se rétrécissant de plus en plus, se terminait enfin à l'embouchure de deux rivières. L'une d'elles, ainsi que l'entrée où elles se jettent, reçurent le nom du capitaine Cook.

Depuis l'entrée de Cook, la côte d'Amérique cesse de courir au N., et se prolonge au S. O. en une péninsule, terminée elle-même par la suite des Îles Aléoutiennes. La Résolution et la Découverte prolongèrent d'abord la côte méridionale de cette péninsule, atteignirent les îles, et mouillèrent dans un port de celle d'Unalaska.

Après un court séjour dans ce port, Cook, voulant profiter de la belle saison, quitta les îles Aléoutiennes, et continua sa navigation le long de la côte du continent. Il découvrit, au N. de la péninsule d'Alaska, la grande baie de Bristol. Bientôt après, une suite de bas-fonds dangereux l'obligea de s'écarter du large. Il découvrit en haute mer l'île Anderson, et re-

²³ Oánnis Fokás (1536-1602), navigateur grec au service du roi d'Espagne Philippe II.

²⁴ L'entrée de Juan de Fuca fut retrouvée par George Vancouver, mais un peu plus au N.

²⁵ Commerce des fourrures.

vint attaquer la côte continentale par le 65e parallèle, point où ses instructions lui recommandaient d'apporter à ses recherches l'attention la plus scrupuleuse. Il découvrit, en effet, une vaste entrée, mais dont le fond se trouva fermé ; ce n'était qu'une grande baie, qui fut appelée baie de Norton. Il atteignit bientôt la partie la plus occidentale de l'Amérique et l'extrémité la plus orientale de l'Asie, séparées l'une de l'autre par le détroit de Béring. Cook fit plusieurs mouillages sur les deux côtes de ce détroit, en leva une carte exacte, qui manquait encore, découvrit les îles Clerke et Gore ; et l'hiver enfin rapprochant, il abandonna ces parages, qui allaient cesser d'être navigables, et se remit en route vers le S., après s'être assuré que, jusqu'au cap du Prince de Galles (pointe la plus O. du continent de l'Amérique), le détroit qui faisait l'objet de ses recherches n'existait certainement pas.

Il alla relâcher d'abord à Unalaska, et en repartit le 2 octobre, dans l'intention d'aller hiverner aux îles Sandwich, pour reprendre au printemps suivant ses opérations dans le N. Il fit donc route pour ces îles, et, le 26 novembre, se trouvant sur le parallèle, mais très au vent, de celles qu'il avait précédemment découvertes, il en aperçut d'autres qui faisaient toutefois partie du même archipel, quoiqu'il n'en eût point eu connaissance lors de son premier passage. Le 17 janvier 17779, il mouilla dans la principale, l'île d'Owhyhee²⁶.

La découverte des îles Sandwich est une des plus importantes de celles qui furent faites dans ce troisième voyage ; leur position intermédiaire, les ressources de tout genre qu'elles offrent aux navigateurs, surtout à ceux qui veulent trafiquer sur la côte N. O. de l'Amérique, auxquels elles offrent un refuge pendant la saison de l'hivernage, tout rend leur connaissance d'un avantage majeur.

Mais cet avantage, quelque grand qu'il puisse être, fut payé trop cher. C'est là, c'est dans cet archipel, sur l'île même d'Owhyhee, que se termina la carrière du grand homme dont nous sommes plus, dans ce mémoire, à esquisser à grands traits les immenses travaux. Le capitaine Cook fut massacré par les habitants le 14 février 1779, dans une émeute oc-

casionnée, parmi ces insulaires, par un concours de circonstances aussi fortuites que déplorables.

Les détails de la mort de ce célèbre navigateur sont trop connus, pour que nous croyions devoir les retracer ici ; mais qu'il nous soit permis, pour payer le juste tribut d'honneurs que tout marin doit à sa mémoire, de rapporter seulement l'éloge que fit de lui M. King, son lieutenant et son ami.

“Ses idées annonçaient la pénétration et la force ; son jugement était prompt et sûr. Ses plans avaient de la hardiesse et de l'énergie, et leur conception et leur exécution indiquaient un génie très original. Un sang-froid admirable dans les dangers accompagnait toujours son courage intrépide et calme. Ses mœurs et ses manières offraient de la simplicité et de la franchise. Son caractère, disposé à l'emportement et à la colère, aurait peut-être mérité des reproches, si un fond extrême d'humanité et de bienfaisance n'eût tempéré l'ardeur de ses premiers mouvements de vivacité.

Mais la persévérance infatigable avec laquelle il suivait ses idées et ses plans, formait le trait le plus saillant de son caractère. Les dangers ni les fatigues ne pouvaient l'arrêter, et il n'avait pas besoin de ces moments de distraction et de repos nécessaires à tout le monde. Durant ses longs et pénibles voyages, son ardeur et son activité ne se ralentirent pas un instant. Jamais les plaisirs et la dissipation qui se présentaient à lui ne l'occupèrent. Il n'y a peut-être pas de science qui ait autant d'obligations à un seul homme, que la géographie en a au capitaine Cook.”

Après le funeste événement qui privait l'expédition de son illustre chef, le capitaine Clerke prit le commandement, et passa sur la Résolution ; le lieutenant Gore fut nommé, à sa place, capitaine de la Découverte.

Le 22 février, les deux bâtiments quittèrent l'île d'Owhyhee ; ils complétèrent la reconnaissance entière de tout l'archipel des Sandwich, et firent ensuite route au N. L'intention du capitaine Clerke était de tenter, pendant cet été, de contourner par le N. le continent américain, et de regagner l'Océan atlantique en passant par le pôle arctique, si toutefois la chose était praticable. Quant au détroit ou passage à travers le continent, communiquant

²⁶ Il semblerait que ce soit “Hawaï”.

avec les baies d'Hudson ou de Baffin, il ne croyait plus à son existence.

Une nouvelle voie d'eau qui se déclara à bord de la *Résolution*, l'obligea d'aller d'abord au havre Saint-Pierre et Saint-Paul (Kamtchatka) pour réparer ce navire. En s'y rendant, il passa sur le point où une ancienne carte portugaise place une assez grande île sous le nom de Terre de Gama ; il s'assura que cette terre n'existe pas. Le 30 avril, il entra dans la baie d'Avatcha, y répara et y ravitailla ses vaisseaux le mieux qu'il fut possible ; et après un assez long séjour, il appareilla le 13 juin, gouvernant au N., en suivant la direction de la côte. Cette partie si peu fréquentée de l'Asie était fort peu connue ; il en détermina les principaux points, et atteignit bientôt le cap oriental. Il franchit le détroit de Béring, essaya ensuite de s'élever dans le N., et parvint jusqu'au 70° de latitude. Mais malgré plusieurs tentatives opiniâtres, il ne put franchir la barrière que lui opposa constamment, sur ce parallèle, une vaste plaine de glaces immobiles qui s'étendait, sans aucune coupure, de la côte d'Asie à celle d'Amérique. Après les plus longs et les plus pénibles efforts, ses vaisseaux, criblés de voies d'eau, ayant leurs voiles et leurs agrès dans le plus mauvais état, et leurs équipages exténués de fatigue. Le capitaine Clerke renonça à une entreprise dont l'exécution était impraticable, et se décida à revenir au S., après avoir du moins déterminé d'une manière certaine la configuration de l'extrémité orientale de l'Asie, jusque-là inconnue à nos géographes.

Les deux vaisseaux retournèrent dans la baie d'Avatcha, au port de Saint-Pierre et Saint-Paul. C'est là que, le 22 août 1779, le capitaine Clerke termina ses jours. Atteint depuis longtemps d'une maladie de langueur qui le minait sensiblement, les progrès en furent accélérés par les fatigues extrêmes qu'il éprouva pendant la navigation qu'il venait de faire dans des mers glacées, navigation pendant laquelle il se montra, par son zèle et son habileté, le digne successeur de Cook. On peut donc dire qu'il mourut victime de son dévouement et de sa noble émulation. Ce digne officier avait fait quatre voyages autour du monde ; le premier avec le commodore Byron, les deux suivants avec le capitaine Cook, lors de ses deux premiers voyages ; il succomba enfin dans ce dernier.

Après sa mort, le commandement en chef passa au capitaine Gore, et le lieutenant King prit celui de la *Découverte*. Les deux navires sortirent d'Avatcha le 9 octobre, et se dirigèrent au S., le long de la côte du Kamtchatka. Après l'avoir exactement relevée, le capitaine Gore désirait faire l'exploration des îles Kuriles, qui n'étaient presque connues que de nom ; mais il en fut constamment éloigné par des courants rapides qui portaient à l'E. L'imperfection des cartes, l'ignorance où l'on était encore de la configuration et du gisement de plusieurs grandes îles qui sont en face de la côte de Tartarie²⁷, lui causèrent beaucoup d'embarras et d'incertitude dans sa navigation. Le mauvais état de ses bâtiments et leur dénuement absolu, qui le forçaient à gagner au plutôt un port civilisé, ne lui permettaient plus de s'occuper de nouvelles recherches géographiques. Il se hâta de s'avancer dans le S., reconnut en passant la côte orientale du Japon. Faisant route de là vers les îles Bas-hées²⁸, il découvrit le 14 novembre une petite île jusqu'alors inconnue, qu'il nomma île de Soufre²⁹, parce qu'elle lui parut remplie de cette substance. Le 30 du même mois, l'expédition mouilla à Macao.

C'est là que M. Gore apprit que la France et l'Angleterre étaient alors en guerre. Il craignit d'abord que, pendant la longue traversée qui lui restait à faire pour revenir en Europe, la rencontre de forces navales ennemies ne privât sa patrie des fruits de son long et important voyage. La faiblesse de ses bâtiments et de leurs équipages ne lui permettait guère l'espoir de résister. Il fit néanmoins monter les canons de la *Résolution*, qui en portait seize, et ceux de la *Découverte*, qui en avait douze. Faibles ressources qui ne l'eussent sûrement pas sauvé, si, par une générosité jusqu'alors sans exemple, le roi de France n'avait rendu ses précautions inutiles, en ordonnant aux commandants de tous ses bâtiments de guerre, non seulement de laisser passer librement ceux du capitaine Cook, mais encore de leur prodiguer au besoin tous les soins qui pourraient leur être nécessaires. Louis XVI ne pouvait considérer comme ennemis des navigateurs qui avaient été si utiles

²⁷ Désigne, à l'époque, l'Est du continent asiatique.

²⁸ Semble-t-il dans la région des Philippines.

²⁹ N'est autre qu'Iwo Jima, célèbre pour les américains durant la seconde guerre mondiale.

aux sciences par leurs travaux et leur dévouement. Ce n'étaient plus des Anglais, c'étaient des Européens ayant un droit égal à la protection de tous les potentats de cette partie du monde, et surtout à celle de la France, dont le monarque éclairé honorait spécialement de son auguste protection tout ce qui était relatif à la marine et à l'hydrographie.

Le capitaine Gore apprit, avant de quitter Macao, les ordres donnés par le roi de France. Sûr désormais de pouvoir achever paisiblement son voyage, il remit en mer le 12 janvier 1780, relâcha à Pulo-Condor³⁰, passa les détroits de Bangka et de la Sonde, et se rendit au Cap de Bonne-Espérance. Il en repartit au commencement de mai, et arriva aux îles Orcades le 22 août suivant. De là ses rentrèrent enfin après avoir été absents d'Angleterre pendant plus de quatre ans.

Ainsi se termina la dernière expédition du capitaine Cook.

Si l'on récapitule ses immenses travaux, le nombre de ses découvertes et les services qu'il a rendus aux sciences pendant ses trois voyages, on verra qu'il a fait plus à lui seul que tous les autres navigateurs de son siècle. Qu'on lui doit la connaissance presque d'un cinquième de la surface de notre globe. Que, depuis la découverte de l'Amérique, nul n'en fit de plus importantes que lui ; et l'on conviendra que si, sous ce rapport, le nom de Colomb est mis en première ligne, celui de Cook doit occuper la seconde dans les fastes de l'immortalité.

LE TROISIÈME VOYAGE KERGUELEN

extrait du journal de bord
du capitaine James Cook
(chap. IV et V en 1776 et 1777)

Les deux Vaisseaux appareillent du Cap de Bonne-Espérance. Vue de deux Isles que fait nommées Isles du Prince Édouard. Leur aspect. Reconnaissance de la Terre de Kerguelen. Arrivée au Havre de Noël. Relâche. Description du Havre.

Après l'accident arrivé à nos moutons, on imagine bien, que je ne laissai pas à terre ceux qui nous restaient. Je les fis conduire promptement à bord, ainsi que nos autres animaux. J'ajoutai à ceux que nous avions amenés d'Angleterre, deux jeunes taureaux, deux génisses, deux chevaux entiers, deux juments, deux bœufs, plusieurs brebis, des chèvres, quelques lapins et des volailles. Je voulais les déposer à la Nouvelle-Zélande à Tahiti, dans les Isles voisines, et sur les différentes terres où je jugerais que leur transplantation serait utile aux navigateurs et aux naturels du pays.

Les calfats³¹ achevèrent leurs travaux à bord de la Découverte vers la fin de Novembre. Ce bâtiment avait embarqué toutes ses provisions ; il avait des vivres pour plus de deux ans. Je lui fournis d'ailleurs, ainsi qu'à la Résolution, les autres choses nécessaires pendant le voyage. Ignorant à quelle époque ou en quel endroit nous pourrions trouver divers articles indispensables dans les vaisseaux, je crus devoir prendre au Cap tout ce que fournit la Colonie.

Ayant donné au Capitaine Clerke une copie de mes instructions, et un ordre particulier sur ce qu'il devait faire, si les vaisseaux se séparaient, nous nous rendîmes à bord le 30 au matin. A cinq heures de l'après-midi, il s'éleva dans le Sud-Est une brise avec laquelle nous appareillâmes et sortîmes de la baie. Le calme survint à neuf heures, et nous mouillâmes entre l'Isle des Pingouins, et la Côte Orientale, où nous fûmes à l'ancre jusqu'à trois heures du matin du jour suivant.

³⁰ Au sud du Vietnam.

³¹ Ouvriers employés en construction navale pour le calfatage des bordés des navires.

À l'aide d'une brise légère du Sud, nous remîmes à la voile, mais nous ne nous éloignâmes de la terre que dans la matinée du 3. Nous eûmes, à cette époque, un vent frais de l'Ouest-Nord-Ouest, et nous gouvernâmes au Sud-Est, afin de nous jeter davantage sur la route de ces vents.

Le 5, un grain subit emporta mon mât de hune d'artimon. Comme j'en avais un de rechange, nous sentîmes d'autant moins la perte de celui-ci, qu'il était mauvais, et qu'il avait souvent excité des plaintes. Le 6, dans la soirée, par 39°14' de latitude Sud, et 23°56' de longitude Orientale, les vaisseaux passèrent en divers endroits où les flots étaient d'une couleur rougeâtre. On puisa quelques baquets de cette eau, et nous la trouvâmes remplie de petits animaux, qui avaient, au microscope, la forme des écrevisses, et qui étaient rouges.

Nous continuâmes notre route au Sud-Est, avec un vent très fort de l'Ouest. Les vagues ressemblaient à des montagnes, et produisaient un roulis et un tangage extraordinaires. Nous prîmes beaucoup de peine pour conserver notre bétail. Malgré tous nos soins, plusieurs chèvres, et surtout les mâles, moururent. Nous perdîmes aussi quelques moutons. Nous attribuâmes, en grande partie, cet accident au froid qui commençait à être bien rigoureux.

Le 12, à midi, nous vîmes une terre qui se prolongeait du Sud-Est-quart-Sud au Sud-Est-quart-Est. Lorsque nous en fûmes plus près, nous reconnûmes qu'elle formait deux Isles. Celle qui est plus au Sud, et qui est aussi la plus grande, me parut avoir quinze lieues de circonférence. Je jugeai que sa latitude est de 46°53' Sud, et sa longitude de 37°46' Est. La plus septentrionale a environ neuf lieues de tour ; elle git par 46°40' de latitude Sud, et 38°8' de longitude Est. La distance de l'une à l'autre est d'environ cinq lieues. Nous traversâmes le canal qui les sépare et nous pouvions découvrir, à l'aide de nos meilleures lunettes, les arbres, et même les arbrisseaux de ces deux terres. Elles me parurent avoir une côte escarpée et remplie de rochers, excepté dans les parties du Sud Est, où le terrain s'abaisse et s'aplatit. Nous ne vîmes que des montagnes stériles, qui s'élèvent à une hauteur considérable, et dont les sommets et les flancs étaient couverts de neige. Je jugeai que la neige avait beaucoup de profondeur en plusieurs endroits.

Les parties du Sud-Est en offraient une quantité beaucoup plus grande que les autres. Cela vient, selon toute apparence, de ce que le Soleil s'y montre moins longtemps que sur les parties du Nord et du Nord-Ouest. Le sol, dans les espaces où il n'était pas caché par la neige, présentait des teintes diverses, et il me sembla semé de mousse, ou de cette herbe grossière qu'on trouve en quelques cantons des Malouines. Il y a un rocher détaché à la bande Nord de chacune des Isles ; celui qui est près de l'Isle Méridionale a la forme d'une tour, et il paraît être un peu éloigné du rivage. Nous aperçûmes beaucoup d'algues sur notre route, et la couleur de l'eau indiquait des sondes ; rien n'annonçait un golfe. Peut-être cependant y en a-t-il un près du rocher dont je viens de parler, mais il doit être petit, et il ne promet pas un bon mouillage.

Ces deux Isles, ainsi que quatre autres, situées de neuf à douze degrés de longitude plus à l'Est, et à peu près à la même latitude, furent découvertes au mois de Janvier 1772, comme je l'ai dit dans mon second voyage, par les Capitaines Français Marion Dufresne et Crozat, qui allaient du Cap de Bonne-Espérance aux Philippines. Elles n'ont point de noms dans la Carte de l'Hémisphère Austral que me donna M Crozat en 1775. J'appellerai les deux que nous vîmes, Isles du Prince Édouard, nom du quatrième fils de Sa Majesté. J'ai laissé aux quatre autres celui d'Isles de Marion et d'Isle de Crozat, afin de rappeler le souvenir des navigateurs qui les ont découvertes.

Nous avions presque toujours alors des vents qui soufflaient entre le Nord et l'Ouest, mais le temps était assez mauvais, quoique nous fussions au milieu de l'été de cet hémisphère, le froid approchait de celui qu'on éprouve ordinairement en Angleterre au milieu de l'hiver. Cependant la rigueur du climat ne me découragea point, et, après avoir dépassé le travers des Isles du Prince Édouard, je changeai de route, afin d'aller au Sud des autres Isles, et d'atteindre la latitude de la terre découverte par M. de Kerguelen.

Durant notre relâche à Tenerife, j'avais prié le Chevalier de Borda de me dire ce qu'il savait sur la terre découverte par M. de Kerguelen, entre le Cap de Bonne-Espérance et la Nouvelle Hollande. Au moment où nous allions

appareiller de la rade de Sainte-Croix, il eut la bonté de m'écrire :

“Que le pilote de la Boussole, l'un des vaisseaux de M. de Kerguelen, lui avait donné la latitude et la longitude d'une petite Isle que le Commandant appela Isle du Rendez-vous, et qui n'est pas éloignée de la grande terre. Que la latitude de la petite Isle, mesurée par sept observations, fut trouvée de 48°26' Sud ; et la longitude, d'après sept observations de la distance du Soleil et de la Lune, de 64° 57' à l'Est du Méridien de Paris.”

Je fus très fâché de n'avoir pas su plus tôt que l'un des pilotes de M. de Kerguelen était à bord de la Frégate du Chevalier de Borda, j'aurais pu obtenir de lui des détails sur cette terre, plus intéressants que sa position, dont j'avais déjà ouï parler.

On me recommandait, dans mes instructions, de la reconnaître, et d'y chercher un bon havre ; je m'efforçai de remplir les vues de l'Amirauté. Le 16 [décembre 1776], par 48°45' de latitude, et 52° de longitude Orientale, nous aperçûmes des manchots, des plongeurs et des algues de rocher³², qui flottaient sur les vagues. A mesure que nous avançâmes à l'Est, nous en trouvâmes plus ou moins tous les jours ; et le 21, par 48°27' de latitude Sud, et 65° de longitude Orientale, nous vîmes un gros veau marin³³. Le ciel était très brumeux, et comme je comptais à chaque moment rencontrer la terre, notre navigation devint pénible et dangereuse.

Le 24, à six heures du matin, nous marchions à l'Est, la brume s'éclaircit un peu, et nous découvrîmes une terre³⁴ dans le Sud-Sud-Est. Lorsque nous en fûmes plus près, nous reconnûmes que c'était une Isle d'une hauteur considérable, et d'environ trois lieues de tour³⁵.

³² M. Cook parle de deux espèces d'algues dans son Journal. Il donne à l'une le nom ordinaire de *sea weed*, que nous rendrons par le terme d'algues, et à l'autre celui de *rock weed*, que nous traduirons par algues de rochers. Il observe que celles-ci croissent sur des rochers. NdT

³³ Sans doute un phoque.

³⁴ On avait découvert, avant le Capitaine Cook, ces petites Isles au milieu desquelles il se trouvait alors. Il est sûr que M. de Kerguelen les vit, et leur donna des noms, au mois de décembre 1773, durant son second voyage. Lire à ce sujet “Relation de deux voyages dans les mers australes et des Indes, faits en 1771, 1772, 1773 et 1774, par M. de Kerguelen” Knapen et fils éd., Paris 1782 Disponible sur Gallica.

³⁵ Île de Croÿ.

Bientôt après, nous en découvrîmes une seconde, de la même grandeur à une lieue à l'Est de la première³⁶, et d'autres plus petites qui gisent entre les deux dans la direction du Sud-Est. Nous aperçûmes une troisième Isle haute³⁷, au Sud-quart-Sud-Est un demi-rhumb³⁸ Est de l'extrémité Méridionale de la première. Au milieu des éclaircies de la brume, il semblait que nous pourrions débarquer sur les petites Isles ; je fis quelques manœuvres pour cela, et je voulus pénétrer dans leur intervalle ; mais, lorsque nous nous trouvâmes plus près des côtes, je sentis que cette entreprise serait dangereuse par un ciel très-obscur ; car, s'il n'y avait point eu de passage, ou si nous étions tombés sur des écueils, il eut été impossible de regagner le large. Le vent soufflait directement de l'arrière, la mer était d'une grosseur prodigieuse, et produisait sur les côtes un ressac effrayant. Une autre Isle frappa nos regards dans le Nord-Est ; et prévoyant que j'en découvrirais peut-être de nouvelles encore, l'épaisseur de la brume continuant, je craignis d'échouer : enfin je crus qu'il était plus prudent de m'éloigner et d'attendre un ciel plus serein.

Nous venions de passer au vent de la dernière Isle dont je parlais tout à l'heure. C'est un rocher élevé et de forme ronde, que j'ai nommé Cap Bligh³⁹ : c'est peut-être la terre que M. de Kerguelen a appelée Isle du Rendez-vous. Mais il me semble qu'elle ne peut servir de rendez-vous qu'aux oiseaux, et il ne doit pas y avoir d'autre animal.

À onze heures, l'atmosphère commença à se nettoyer ; je revirai tout de suite, et je portai sur la terre. À midi, nous prîmes d'assez bonnes hauteurs ; d'après nos observations, j'ai marqué à 48°29' Sud la latitude du Cap Bligh, la plus septentrionale des Isles, et sa longitude à 68° 4' Est. Nous le dépassâmes à trois heures alors que nous marchions alors au Sud-Sud-Est, par un vent frais de l'Ouest.

³⁶ Île Roland, du nom du vaisseau de M. de Kerguelen.

³⁷ Île de Clugny.

³⁸ En navigation maritime, un rhumb (ou quart de vent, ou quart d'angle) est une unité d'angle égale à 11°15', soit un quart de 45°, un secteur angulaire d'un trente-deuxième de la rose des vents, employée pour exprimer la direction du vent.

³⁹ Du nom du Maître d'équipage, devenu mondialement célèbre pour sa cruauté et surtout la mutinerie du Bounty.

Bientôt après, nous revîmes la terre que nous avions aperçue faiblement le matin ; et, à quatre heures, elle se prolongeait du Sud-Est un demi rhumb Est, au Sud-Ouest-quart-Sud, à la distance d'environ quatre milles, l'extrémité gauche, que je jugeai la pointe septentrionale de la terre appelée Cap Saint Louis⁴⁰, dans la Carte Française de l'Hémisphère austral, était terminée par un rocher perpendiculaire, d'une hauteur considérable ; et l'extrémité à droite (près de laquelle est un rocher seul) formait une pointe dentelée⁴¹. De cette pointe, la côte me parut tourner brusquement au Sud ; car, excepté les Isles que nous avions aperçues le matin, nous ne découvrions point de terre à l'Ouest de la direction, où elle nous restait alors. La plus méridionale⁴² des Isles dont je viens de parler, gît à peu près à l'Ouest de la pointe, à deux ou trois lieues de distance.

Il semblait y avoir un golfe vers le milieu de la terre, et nous essayâmes de l'atteindre. Mais en nous approchant, nous trouvâmes seulement que la côte faisait un pli. J'arrivai vent arrière, pour doubler le Cap *Saint-Louis* ; bientôt après, la terre s'ouvrit dans la direction du Sud 53° Est, et elle semblait former une pointe très éloignée. Depuis le Cap, le prolongement de la côte était plus méridional. Nous aperçûmes aussi plusieurs Isles ou rochers à l'Est de ces directions ; le plus éloigné était à environ sept lieues du Cap, et il nous restait au Sud 88° Est.

Dès que nous eûmes doublé le Cap, nous observâmes que la côte était hachée au Sud par un grand nombre de pointes et de baies. Je me crus sûr de trouver un bon havre. En effet, nous eûmes à peine fait un mille, que nous en découvrîmes un derrière le Cap. Nous allâmes à la bouline⁴³, afin d'y arriver ; mais quand nous eûmes couru une bordée, il survint un calme, et nous mouillâmes à l'entrée du havre par quarante-cinq brasses⁴⁴, fond de sable

noir. La Découverte nous joignit bientôt après. Je chargeai tout de suite M. Bligh, Master de la Résolution, d'aller prendre des sondes ; il me dit à son retour, que le havre était sur et commode ; qu'il offrait un bon mouillage partout, qu'on trouvait sur la côte de l'eau douce en abondance, et une quantité considérable de veaux marins, de pingouins⁴⁵, et d'autres oiseaux, mais qu'il n'y avait aucune espèce de bois. Tandis que nous étions à l'ancre, nous observâmes que le flux venait du Sud-Est avec une vitesse d'au moins deux milles par heure.

Le 25, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre à l'aide d'une jolie brise de l'Ouest ; et après avoir pénétré dans le havre jusqu'à un quart de mille de la grève sablonneuse qu'on voit au fond, nous mouillâmes de nouveau par huit brasses, fond de joli sable brun. La Découverte n'arriva qu'à deux heures de l'après-midi. Le Capitaine Clerke me dit que son ancre ayant dérapé avant qu'il pût faire rentrer le câble, il avait couru le plus grand risque d'échouer sur la pointe du Sud. Il fut obligé de mettre brusquement à la voile, et de traîner l'ancre dans les flots, jusqu'à ce qu'il eût assez de place pour le relever. L'ancre avait perdu une de ses pattes.

Dès que nous fûmes mouillés, je fis mettre tous les canots à la mer, et j'ordonnai d'amarrer avec une petite ancre de toue⁴⁶. Sur ces entrefaites, on préparait les futailles que je voulais envoyer à terre ; je descendis dans l'Isle, afin d'examiner en quel endroit on pourrait les remplir plus commodément, et voir d'ailleurs ce qu'offrait l'intérieur du pays.

Je trouvai le rivage presque entièrement couvert de manchots ou d'autres oiseaux, et de veaux marins. Ces derniers étaient peu nombreux, mais si peu sauvages, que nous en tuâmes autant que nous le voulûmes ; leur graisse nous donna de l'huile, qu'on brûla

⁴⁰ En rapprochant les Cartes de M. Cook avec celles de M. de Kerguelen, on trouvera que le Cap Louis est sur une autre partie de la côte, et que la pointe septentrionale dont il est ici question, a été appelée Cap François par M. de Kerguelen. NdT

⁴¹ Cette extrémité à droite paraît être le Cap Aubert de la Carte de M. de Kerguelen.

⁴² Île de Clugny.

⁴³ Manœuvre courante, et servant à orienter la voile de biais pour lui faire prendre le vent de côté.

⁴⁴ La brasses est une mesure équivalant à 1,8288 mètre.

⁴⁵ M. de Buffon a donné le nom de Manchots aux Pingouins qu'on trouve dans les parties méridionales du Globe ; mais cette dénomination n'étant pas encore assez répandue, nous les appellerons quelquefois Pingouins selon l'usage.

⁴⁶ La plus petite des ancres se nomme ainsi, ou boueuse. On la jette à quelque distance du vaisseau ; on attache un câble par une de ses extrémités à cette ancre, et par l'autre au cabestan, et en tournant le cabestan on amène le vaisseau vers le côté où il est arrêté par l'ancre.

dans les lampes, et qu'on employa à divers usages. Nous ne fûmes pas embarrassés pour remplir nos futailles ; car on rencontrait partout des ruisseaux d'eau douce. Il n'y a pas un seul arbre, et pas un seul arbrisseau, et on y voit très peu de gramens⁴⁷. Lorsque les vaisseaux arrivèrent dans le havre, les lianes de plusieurs des collines nous parurent d'un vert éclatant, et nous espérâmes y trouver des plantes. Je reconnus qu'une seule plante, dont on donnera la description plus loin, avait produit cet effet. Avant de retourner à bord, je gravis la première chaîne des rochers qui s'élèvent en amphithéâtre. Je comptais prendre une vue générale du pays ; mais je n'étais pas encore au sommet, qu'il survint une brume très épaisse. J'eus bien de la peine à reconnaître mon chemin pour descendre. Le soir, on jeta la seine⁴⁸ au fond du havre, mais on ne prit qu'une demi-douzaine de petits poissons. Le lendemain, nous essayâmes l'hameçon et la ligne ; mais nous ne fumes pas plus heureux. Ainsi, les oiseaux furent les seuls comestibles que nous offrit la Terre de Kerguelen. Mais, comme je l'ai déjà dit, cette ressource était inépuisable.

La matinée du 26 fut brumeuse, et nous eûmes de la pluie ; cependant nous remplîmes nos futailles, et nous coupâmes de l'herbe pour notre bétail ; on la recueillait au fond du havre, où le terrain en produisait quelques bouquets. La pluie enfla tellement les ruisseaux, que les flancs des collines qui bordent le havre paraissaient couverts d'une nappe d'eau. Elle s'insinuait dans les crevasses et les ouvertures des rochers qui forment l'intérieur des collines, et elle se précipitait ensuite à la surface en gros torrents.

L'équipage avait beaucoup travaillé les deux jours précédents ; il avait achevé de remplir nos futailles à un ruisseau que la grève présentait à notre gauche. Le 27 je permis aux matelots de se reposer, et de célébrer la Fête de Noël. La plupart d'entre eux descendirent à terre, et firent des courses dans l'intérieur du pays. Ils ne rencontrèrent que des montagnes extrêmement stériles et d'un aspect affreux. L'un d'eux me rapporta le soir une bouteille

qu'il avait trouvée attachée avec un fil d'archal⁴⁹, sur un rocher qui s'avance en saille au côté septentrional du havre. Cette bouteille renfermait un morceau de parchemin, sur lequel on lisait l'inscription suivante :

LUDVICO XV. GALLIARUM
REGE, ET D.⁵⁰ DE BOYNES,
REGI A SECRETIS AD RES
MARITIMAS, ANNIS 1772,
ET 1773.⁵¹

Cette inscription prouve clairement que d'autres navigateurs avaient abordé dans ce havre avant nous. Je supposai qu'elle avait été laissée par M. de Boisguéhennec qui descendit à terre, avec un canot, le 13 Février 1772⁵², le jour même où M. de Kerguelen découvrit cette terre. Cette descente est en effet marquée dans la Carte Française de l'Hémisphère austral, publiée l'année suivante⁵³.

Afin de laisser un Monument de notre séjour dans ce havre, j'écrivis, de l'autre côté du parchemin :

NAVES RESOLUTION
ET DISCOVERY
DE REGE MAGNÆ BRITANNIÆ,
DECEMBRIS 1776.

Je le remis dans la bouteille⁵⁴, avec une pièce de deux sous d'argent, frappée en 1772 ; et après avoir couvert le goulot d'un chapeau de plomb, je la plaçai, le lendemain, au milieu d'un monceau de pierres que nous élevâmes pour cet objet, sur une petite colline, qui est au côté septentrional du havre, et près de

⁴⁷ Terme vieilli de "graminée".

⁴⁸ La seine est un grand filet de pêche, très long et disposé en cercle ou en spirale pour encercler les poissons. Donc "jeter la seine" signifie déployer ce filet dans l'eau pour capturer du poisson.

⁴⁹ Fil de fer ou de laiton généralement recouvert de coton, de papier, etc., et destiné aux usages les plus divers.

⁵⁰ Le D est sans doute une abréviation de Domino ; M. de Boynes étoit alors, en France, Secrétaire-d'État de la Marine.

⁵¹ "Sous le règne de Louis XV, roi des Français, et de M. de Boynes, secrétaire d'État aux affaires maritimes, durant les années 1772 et 1773."

⁵² Cette date n'est pas certaine. Ce pourrait être le 12 ou 14 février, selon les sources.

⁵³ En lisant cette phrase, il est naturel de demander comment M. de Boisguéhennec put laisser, au commencement de 1772, une Inscription qui rappelle un Voyage de 1773 ? Le Capitaine Cook a confondu un débarquement du premier Voyage avec un débarquement du second. NdT

⁵⁴ On lira en appendice de cette édition une relation au sujet de cette fameuse bouteille, illustrant là que ce n'est pas une légende, ces "bouteilles", même si celle-ci n'était pas à la mer".

l'endroit où elle fut trouvée. Elle sera sûrement aperçue de tous les navigateurs qui aborderont à cette baie, par hasard ou à dessein. J'y arborai le pavillon de la Grande-Bretagne, et je donnai le nom de Havre de Noël au lieu où mouillaient nos vaisseaux.

C'est la première ou la plus septentrionale des entrées que nous rencontrâmes à la bande Sud-Est du Cap *Saint-Louis*, qui forme la côte Nord du Havre et la pointe Nord de cette terre. Sa position seule suffit pour la distinguer de toutes les autres. Mais, afin qu'elle soit plus facile à reconnaître, j'observerai que sa pointe méridionale offre un rocher élevé, qui est percé de part en part, et qui ressemble à l'arche d'un pont. Un seul bloc de pierre, ou rocher d'une grande étendue, qui gît au sommet d'une colline située au côté méridional du havre, près du fond, est aussi une marque distinctive vis-à-vis de ce rocher. On voit au côté septentrional, une autre colline qui lui ressemble beaucoup, mais qui est plus petite. Le fond du havre présente une petite grève, sur laquelle nous débarquâmes ordinairement. Par derrière, le terrain commence à s'élever un peu, et il y a au sommet de ce monticule, un grand lac d'eau douce. La terre est haute sur les deux bandes de l'entrée, et elle se prolonge à l'Ouest et à l'Ouest-Nord-Ouest, l'espace d'environ deux milles. La largeur du havre est d'un mille et un quart, dans plus de la moitié de sa longueur ; ensuite elle n'est que d'un demi-mille. La profondeur de l'eau, qui est de quarante-cinq brasses lorsqu'on y arrive, varie à mesure qu'on avance de trente à cinq et quatre brasses, ainsi que je l'indique sur la Carte. Les côtes sont escarpées, et le fond est partout d'un joli sable noir, excepté en quelques endroits près du rivage, où il y a des lits de l'espèce de Goémon, qui croît toujours sur des roches. Le fond du havre n'est exposé qu'à deux points du compas. Et même ces deux points sont couverts par des Isles, de manière que la mer ne peut jamais endommager un vaisseau. L'examen du rivage me confirma dans cette opinion ; nous y trouvâmes de l'herbe, près de la ligne où s'arrête la marée haute ; et c'est un sûr indice d'une Baie tranquille. On y a la haute marée, à environ dix heures, dans les pleines et les nouvelles Lunes ; et les flots s'élèvent et retombent d'environ quatre pieds.

Après avoir déposé la bouteille qui renferme l'inscription, je fis, avec un canot, le tour du havre, et je descendis en plusieurs endroits, afin d'examiner les productions de la côte, et surtout afin de chercher du bois flottant. Quoique le sol n'offrit aucun arbre aux environs du port, il pouvait y en avoir en d'autres cantons de l'Isle, et si effectivement il s'y en trouvait, je presumai que les torrents auraient entraîné des arbres, ou du-moins des branches dans la mer qui les rejette sur le rivage. Cela arrive sur toutes les Isles où il y a du bois, et même sur quelques-unes qui en sont absolument dénuées ; mais dans toute l'étendue du havre, je n'en découvris pas un seul morceau. L'après-midi, je montai sur le Cap *Saint-Louis*, accompagné de M. King, mon second Lieutenant, je comptais avoir de cette hauteur, une vue de la côte de la mer, et des petites Isles qui gisent au large ; mais lorsque je fus au sommet, une brume épaisse me cacha tous les objets éloignés, placés au-dessous de moi. Ceux qui se trouvaient sur le même niveau, ou plus élevés, étaient assez visibles, et ils me parurent d'une stérilité affreuse. J'en excepte néanmoins des collines au Sud, qui se montrèrent couvertes de neige.

Lorsque j'arrivai à bord, on avait remonté les canots et les chaloupes, les vaisseaux venaient de démarrer, et ils étaient prêts à remettre en mer ; mais nous n'appareillâmes que le jour suivant à cinq heures du matin.

Départ du Havre de Noël. Navigation le long de la côte, afin de découvrir sa position et son étendue. Description de plusieurs Promontoires et Baies, et d'une Péninsule, auxquels j'ai donné des noms. Dangers des bas-fonds. Un autre Havre et un Canal. Observations de M. Anderson, sur les productions naturelles, les animaux, le sol, etc., de la Terre de Kerguelen.

Dès que les vaisseaux furent hors du havre de Noël, nous mîmes le Cap au Sud-Est un demi-rhumb Sud le long de la côte, avec une jolie brise du Nord-Nord-Ouest, et un ciel serein. Cette dernière circonstance était d'autant plus heureuse, que, depuis quelque temps, nous avions eu chaque jour des brumes plus ou moins épaisses. Si l'atmosphère eût toujours été nébuleuse, je n'aurais pu achever la reconnaissance de la terre de Kerguelen. Nous marchâmes la soude à la main ; mais une ligne de cinquante ou soixante brasses trouva rarement fond.

À sept ou huit heures, nous étions en travers d'un Cap que j'ai appelé Cap Cumberland. Il est situé à une lieue et demie au Sud-Est un demi-rhumb Sud de la pointe méridionale du havre de Noël. Il y a dans l'intervalle une baie, dont les deux bras semblaient offrir un abri aux vaisseaux. On voit, par le travers du Cap Cumberland, une Isle peu étendue, mais assez élevée, au sommet de laquelle gît un rocher qui ressemble à une guérite de sentinelle : je lui ai donné ce nom. On aperçoit, deux milles plus loin à l'Est, un groupe de petites Isles et de rochers dont le terrain est haché ; nous passâmes entre ce groupe et l'Isle de la Guérite de Sentinelle. Le canal a un mille de large et plus de quarante brasses de profondeur, car on ne trouve point de fond avec une ligne de cette longueur.

Tandis que nous le traversions, nous découvrîmes au côté Sud du Cap Cumberland, une baie qui se prolongeait à trois lieues dans l'Ouest. Elle est formée au Nord par ce Cap, et au Sud par un promontoire, que j'appelai Pointe Pringle, du nom de mon digne ami, le Chevalier Pringle, Président de la Société Royale. Le fond de cette baie fut appelé Baie de Cumberland ; un isthme étroit doit la séparer de la mer qui bat la côte Nord-Ouest de ce pays, du moins les apparences favorisaient cette conjecture.

Au Sud de la pointe Pringle, la côte forme une cinquième baie, dont cette pointe est l'extrémité septentrionale. De là jusqu'à l'extrémité Sud, il y a environ quatre milles dans la direction du Sud-Sud-Est-quart-Est. Cette baie, que j'ai nommée Baie Blanche, à cause de quelques pointes de terre ou rochers blancs, qu'on aperçoit au fond, renferme plusieurs baies ou anses moins étendues, qui paraissaient à l'abri de tous les vents. On voit en travers de la pointe méridionale, plusieurs rochers qui élèvent leurs têtes au-dessus des flots, et vraisemblablement il y eu a beaucoup d'autres qui ne découvrent pas.

Jusqu'ici notre route fut parallèle à la côte, dont nous n'étions pas éloignés de plus de deux milles. Nous fîmes un usage continu de nos lunettes, et nous vîmes aisément, qu'excepté les fonds des baies et des anses qui aboutissent communément à des grèves de sable, les côtes étaient remplies de rochers, et fourmillaient d'oiseaux dans un grand nombre d'endroits ; mais le pays se montrait aussi nu et aussi stérile qu'aux environs du havre de Noël.

Nous avons tenu à bas-bord la terre que nous avons vue du Cap *Saint-Louis*, se prolonger au Sud 53° Est ; j'avais cru que c'était une Isle, et que nous trouverions un passage entre cette Isle et la grande Terre. Je reconnus alors mon erreur ; c'est une péninsule jointe au reste de la côte par un isthme peu élevé. J'ai appelé Baie répulse, la baie que forme cette péninsule ; l'une de ses branches me parut courir assez avant au Sud-Sud-Ouest. Je gouvernai ensuite vers la pointe septentrionale de la péninsule, que j'ai nommée Pointe Howe, en l'honneur de l'Amiral Howe.

En approchant, nous découvrîmes des rochers et des brisants près de la partie Nord-Ouest ; nous aperçûmes aussi, à une lieue et demie à l'Est des brisants, deux Isles, qui nous semblèrent d'abord n'en former qu'une. Je m'avançai entre les brisants et la pointe Howe, et je me trouvai à midi au milieu du canal. Notre latitude observée était alors de 48°51' Sud ; nous avons fait vingt-six milles de longitude à l'Est du Cap *Saint-Louis*.

Dans cette position, la terre la plus avancée au Sud nous restait au Sud-Est ; mais depuis la pointe Howe, le prolongement de la côte était plus méridional. Nous avions au Nord des Isles qui gisent en travers du havre de Noël, et

au Nord 60° Ouest, à la distance de trois milles, la partie septentrionale de la pointe Howe. La terre de cette pointe ou péninsule est d'une élévation modérée et remplie de collines et de rochers. La côte est basse, et elle a des pointes de rochers qui se projettent en saillie. On aperçoit entre ces pointes de rochers de petites anses, terminées par des grèves sablonneuses, qui, à cette saison de l'année, étaient presque toujours couvertes d'oiseaux de mer ; nous y vîmes aussi quelques veaux marins.

Dès que nous fûmes hors des rochers et des Isles dont je viens de parler, je donnai ordre de gouverner au Sud-Est-quart-Sud le long de la côte ; mais avant qu'on pût suivre cette route, nous aperçûmes de vastes lits d'algues de rochers sur l'espace entier de mer que nous avions devant nous. Je savais que ces plantes marines tenaient au fond, et qu'elles croissaient sur des bancs de rochers. J'avais trouvé souvent une profondeur d'eau considérable sur de pareils bancs, et j'avais rencontré presque aussi souvent des rochers à la surface des flots. Il est toujours dangereux de passer dessus sans les avoir bien examinés, et principalement lorsqu'il n'y a point de lames qui puissent faire découvrir l'écueil. Nous nous trouvions dans ce cas ; la mer était aussi unie que l'étang d'un moulin. Je pris des précautions sans nombre afin de les éviter. Je marchai au milieu des canaux tortueux qui les séparent, et nous eûmes constamment la sonde à la main ; mais jamais on ne toucha le fond avec une ligne de soixante brasses. Cette circonstance accrut le danger ; car il nous était impossible de mouiller quoi qu'il arrivât. Après avoir navigué plus d'une heure de cette manière, nous découvrîmes un rocher caché immédiatement au-dessous de la surface de la mer. Il nous restait au Nord-Est-quart-Est, à la distance de trois ou quatre milles, et il gisait au milieu d'une de ces vastes couches de plantes marines. Ce fut pour nous un nouvel avertissement de ne pas y conduire les vaisseaux.

Nous étions alors par le travers d'une large baie située environ huit milles au Sud de la pointe Howe. Il y a plusieurs Isles basses, des rochers, et des bancs de plantes marines, au-devant de l'entrée de cette baie et dans son intérieur ; mais il nous parut que l'intervalle de ces écueils offrait des canaux tortueux. Après

avoir continué notre route une demi-heure de plus, les bancs dont je faisais la description tout à l'heure, nous embarrassèrent tellement, que je résolus de gagner le large du côté de l'Est. Je jugeai que c'était le meilleur moyen d'échapper au danger qui nous menaçait. Mais cette manœuvre, loin de répondre à mes espérances, augmenta le péril. Il devint d'autant plus nécessaire de mener, s'il était possible, le vaisseau dans un lieu sûr avant la nuit, que l'atmosphère s'obscurcissait et que nous craignions une brume. J'aperçus des entrées au Sud-Ouest de nous, et la Découverte tirant moins d'eau que la Résolution, je chargeai le Capitaine Clerke de marcher le premier et d'attaquer la côte. Il exécuta mon ordre.

Pour regagner la côte, nous fûmes obligés de raser les bords de quelques-uns des bancs de rochers, sur lesquels nous trouvâmes de dix à vingt brasses d'eau. L'instant qui suivait, une ligne de cinquante brasses ne donnait point de fond. Après avoir fait un petit nombre de bordées, pour doubler la longue pointe d'une Isle que nous avions sous le vent, les signaux du Capitaine Clerke m'aver-tirent qu'il avait découvert un havre ; nous y mouillâmes sur les cinq heures par quinze brasses, fond de joli sable noir, et à environ trois quarts de mille de la côte. La pointe septentrionale du havre nous restait au Nord-quart Nord-Est un demirhumb Est à un mille ; les petites Isles qui gisent à l'entrée, et en-dedans desquelles nous jetâmes l'ancre se prolongeaient de l'Est au Sud-Est.

Les vaisseaux furent à peine au mouillage, que le vent souffla avec beaucoup d'impétuosité, nous crûmes devoir amener les vergues de perroquet. L'atmosphère cependant ne s'obscurcissait pas, au contraire, le vent dispersait le brouillard qui s'était établi sur les collines, et le ciel se trouvait clair. Dès que les ancres eurent pris fond, j'ordonnai de mettre deux canots à la mer. M. Bligh, Master de la Résolution, qui en prit un, alla examiner la partie supérieure du havre, et chercher du bois ; car on n'apercevait pas un seul arbrisseau. Je recommandai aussi au Capitaine Clerke de faire sonder le canal qui est au côté Sud des petites Isles, entre ces petites Isles et une autre assez étendue, située près de la pointe méridionale du havre. Après ces arrangements, je montai le second canot, accompa-

gné de M. Gore, mon premier Lieutenant, et de M. Bayly, et je débarquai sur la pointe septentrionale, afin de voir s'il était possible de découvrir quelque chose.

Du sommet de la plus haute colline, je découvris assez bien la côte de la mer jusqu'à la pointe Howe. Elle est très dentelée ; plusieurs pointes de rochers paraissent s'avancer en saillie, et offrir des anses et des entrées d'une étendue inégale. L'une des entrées, dont je ne pouvais apercevoir le fond, était séparée de celle où mouillaient les vaisseaux, par la pointe sur laquelle je me trouvais. Je vis épars le long de la côte, au Sud aussi bien qu'au Nord, un grand nombre de petites Isles, de rochers et de brisants, et je n'aperçus point de meilleur canal pour sortir du havre, que celui par lequel nous y étions arrivés.

Tandis que je continuais mes observations avec M. Bayly, M. Gore fit le tour de la colline, et il nous joignit par un chemin différent, à l'endroit où j'avais ordonné au canot de nous attendre. Excepté les précipices qu'offraient les cavernes des rochers, rien n'embarrassa notre marche ; car le pays était au moins aussi nu et aussi stérile qu'aux environs du Havre de Noël. Si quelques districts de cette terre avaient une sorte de fertilité, nous aurions dû le remarquer dans ce canton, qui est complètement à l'abri des vents froids du Sud et de l'Ouest. Je vis à regret que des quadrupèdes d'aucune espèce ne pourraient y trouver de la nourriture ou un abri, et qu'ils périraient infailliblement si je voulais y en laisser. La grève de l'anse où le canot nous attendait, était remplie de manchots, et je lui ai donné le nom d'Anse des Pingouins ; on y trouve un joli ruisseau d'eau douce, où il est facile d'arriver. Il y avait d'ailleurs de gros veaux de mer, des nigauds⁵⁵, et un petit nombre de canards. Un très petit oiseau de terre fut vu un moment par M. Bayly ; mais il s'enfuit au milieu des rochers, et nous ne pûmes l'examiner. Nous fûmes de retour à bord sur les cinq heures.

M. Bligh revint bientôt après. Il me dit qu'il avait remonté le havre l'espace de quatre milles (il croyait avoir été peu loin du fond), que sa direction est Ouest-Sud-Ouest, et que sa largeur, un peu au-dessus de l'endroit où mouillaient les vaisseaux, n'excède pas un

mille, mais qu'il se rétrécit vers le fond ; que les sondes sont très irrégulières et qu'elles varient de trente-sept à dix brasses ; qu'excepté sous les couches de plantes marines, qui, en plusieurs endroits, se prolongent de la côte à environ un demi-mille sur le canal, le fond est de beau sable. Il débarqua sur les deux bandes qu'il trouva nues et remplies de rochers, sans aucune espèce d'arbres ou d'arbrisseaux ; il y vit à peine quelques points de verdure ; des veaux marins, des pingouins, et d'autres oiseaux de mer occupaient le rivage, mais en moindre quantité qu'au havre de Noël.

Rien ne m'encourageait à continuer mes recherches. Le vent et l'aspect du ciel étant favorables, au point du jour du lendemain, nous levâmes l'ancre et nous remîmes en mer. J'ai donné à ce havre le nom de Port Palliser, en l'honneur de mon digne ami, l'Amiral Sir Hugh Palliser. Il gît par 49°3' de latitude Sud et 69° 37' de longitude orientale, à cinq lieues de la pointe de Howe, dans la direction du Sud 25° Est. On trouve en-dedans et en-dehors de l'entrée, plusieurs Isles, rochers et brisants ; la carte et le plan du havre indiquent leur position. À notre entrée et notre sortie, nous passâmes dans l'intervalle qui les sépare de la pointe Nord ; mais je suis persuadé qu'il y a d'autres canaux.

Tandis que nous sortions du Port Palliser, nous découvrîmes au Sud 72° Est, à environ neuf lieues, une colline ronde, de la forme d'un pain de sucre. Elle paraissait une Isle située à quelque distance de la côte ; mais nous reconnûmes ensuite qu'elle fait partie de la grande Terre. Pour regagner le large, nous pouvions suivre les canaux tortueux qu'on trouve au milieu des bancs de rochers ; mais nous eûmes la hardiesse de passer sur quelques-uns de ces bancs. La sonde n'y rapporta jamais moins de dix-huit brasses, et souvent une ligne de vingt-quatre brasses ne donna point de fond ; en sorte que nous ne les aurions pas découverts, sans les plantes marines dont ils se trouvaient parsemés.

Quand nous fûmes à trois ou quatre lieues de la côte, nous trouvâmes une mer nette, et nous portâmes le Cap à l'Est jusqu'à neuf heures. À cette époque, la colline en pain de sucre dont je parlais tout à l'heure, et que j'ai appelé le Mont Campbell, nous restait au Sud-Est, et nous avions dans le Sud-Sud-Est, à quatre lieues, une petite Isle qui gît au Nord de la

⁵⁵ Petit Cormoran.

colline. Je fis alors route plus au Sud, afin de regagner la terre. A midi, la latitude observée par différentes hauteurs était de 49°8' Sud, et nous avons parcouru environ quatre-vingts milles de longitude orientale depuis le Cap *Saint-Louis*. Le Mont Campbell nous restait au Sud 47° Ouest à quatre lieues. Nous avions au Sud-Sud-Est à environ vingt milles, une pointe basse au-delà de laquelle on n'apercevait point de terre, et nous étions à peu près à deux lieues de la côte.

La terre est ici peu élevée et unie. Les montagnes finissant à environ cinq lieues de la pointe basse, il reste un grand espace qui n'a pas beaucoup de hauteur ; c'est là qu'on trouve le mont Campbell à environ quatre milles du pied des montagnes, et à un de la côte de la mer. Ces montagnes sont d'une élévation considérable, ainsi que la plupart des autres, situées plus avant dans le pays. Elles me parurent formées de roches nues, dont les sommets étaient couverts de neige ; l'aspect des vallées n'était pas plus agréable. Nous dirigions en vain nos lunettes de divers côtés ; on n'apercevait que des cantons stériles.

Au moment où nous venions d'achever, à midi, de prendre les relèvements, nous vîmes le terrain bas se prolonger, de la pointe peu élevée dont je viens de faire mention, au Sud-Sud-Est, l'espace d'environ huit milles. Je reconnus que cette nouvelle pointe forme l'extrémité orientale de la terre de Kerguelen, et je la nommai le Cap Digby. Il gît par 49°23' de latitude Sud, et 70°34' de longitude Est.

Entre la pointe Howe et le Cap Digby, la côte offrit (outre plusieurs baies et havres d'une moindre étendue) une grande baie qui se prolongeait plusieurs lieues au Sud-Ouest, où elle semblait se perdre en plusieurs bras, qui couraient entre les montagnes. Elle était remplie d'une quantité prodigieuse d'algues marines, qui me parurent de l'espèce nommée par M. Banks⁵⁶ *Fucus giganteus*. Quelques-unes de ces algues se trouvent d'une longueur énorme, quoique leur tige ne soit pas plus grosse que le pouce. J'ai dit que sur les bases où elles croissent, la sonde ne donna point de fond avec une ligne de vingt-quatre brasses, la

profondeur de l'eau y est donc plus grande. Comme ces plantes ne poussent pas dans une direction perpendiculaire, comme elles font un angle très aigu avec le fond, et que la partie étendue sur la surface de la mer est extrêmement longue, je puis dire que leur longueur est quelquefois de plus de soixante brasses.

À une heure nous avons fait deux lieues au Sud-Est un demi-rhumb Est depuis midi. La sonde indiquait dix-huit brasses, fond de beau sable. Apercevant un pli dans la côte à la bande septentrionale du Cap Digby, je portai dessus. Je voulais y mouiller, si je trouvais un ancrage sûr, et descendre sur le Cap, pour voir ce que produisait le bas des montagnes. Après une lieue de chemin, on jeta de nouveau la sonde, qui rapporta treize brasses ; presque au même moment nous découvrîmes un bas fond qui semblait aller jusqu'à la côte, dont nous étions éloignés d'environ deux milles. Cet écueil nous obligea de courir une lieue au large dans la direction de l'Est-quart-Sud-Est, où la profondeur de la mer fut de vingt-cinq brasses. Nous gouvernâmes ensuite le long de la côte, et nous eûmes la même profondeur d'eau avec un fond de joli sable, lorsque le Cap Digby nous resta dans l'Ouest à deux lieues, la sonde donna vingt-six brasses.

On jeta la sonde plusieurs autres fois sans trouver de fond, mais le vaisseau faisant beaucoup de chemin, entraînait la ligne avant que le plomb pût toucher. Hors d'état de mouiller ou de débarquer, ainsi que j'en avais envie, je ne voulus pas diminuer de voiles, et je marchai en avant, afin de reconnaître le reste du jour le plus d'étendue de la côte qu'il me serait possible. Du Cap Digby, elle court Sud-Ouest-quart-Sud, l'espace d'environ quatre ou cinq lieues, jusqu'à une pointe basse, à laquelle j'ai donné le nom de Pointe Charlotte⁵⁷, en l'honneur de la Reine Angleterre. Cette pointe est la plus méridionale de celles qu'on trouve sur les terres basses.

À six lieues au Sud-Ouest un demi-rhumb Ouest du Cap Digby, la côte offre une pointe assez élevée, que j'ai appelée Pointe du Prince de Galles ; la pointe la plus méridionale de la terre de Kerguelen, que j'ai distinguée sous le nom de Cap George, en l'honneur du Roi, gît six lieues au-delà, dans

⁵⁶ Naturaliste britannique, passionné de botanique, qui participa au premier voyage de James Cook autour du monde (1768-1771).

⁵⁷ Reine du Royaume-Uni de 1761 à 1818, en tant qu'épouse de George III.

la même direction, par 49°54' de latitude Sud, et 70°13' de longitude Est.

Entre la Pointe Charlotte et celle du Prince de Galles, à l'endroit où le terrain au Sud-Ouest commence à redevenir montueux, il y a une entrée profonde, que j'ai appelé le Canal Royal. Il court à l'Ouest jusqu'au pied des montagnes qui le terminent au Sud-Ouest. La terre basse dont je parlais tout à l'heure le borne au septentrion. Il y a des Isles à l'ouverture et aussi loin que notre vue pouvait s'étendre ; on en trouve d'autres en remontant. À mesure que nous nous avançâmes au Sud, nous observâmes au côté Sud-Ouest de la Pointe du Prince de Galles, une autre entrée qui donne dans le Canal Royal, et nous vîmes alors que cette pointe est la pointe orientale d'une grande Isle située à l'embouchure du canal que je viens de décrire. Cette entrée offre plusieurs petites Isles, et une en particulier qui est à environ une lieue au Sud de la Pointe du Prince de Galles.

Tout le terrain au côté Sud-Ouest du Canal Royal jusqu'au Cap George, est formé de très hautes collines qui s'élèvent directement de la mer, l'une derrière l'autre ; la plupart de leurs sommets étaient couverts de neige, et elles paraissaient aussi nues et aussi stériles qu'aucune de celles que nous avions déjà vues. Nous n'aperçûmes pas dans l'intérieur du pays ou sur la côte, le moindre vestige d'un arbre ou d'un arbrisseau ; et je crois pouvoir assurer que cette terre n'en produit aucun. En examinant avec nos lunettes le terrain bas des environs du Cap Digby, ils nous parurent ressembler à tous les terrains bas que nous avions rencontrés, c'est-à-dire, qu'il était en partie nu et en partie revêtu d'une sorte de gazon, qu'on décrira tout à l'heure. La côte est formée de grèves sablonneuses, sur lesquelles on apercevait une multitude de pingouins et d'autres oiseaux de mer ; une quantité immense de nigauds voltigèrent autour de la Résolution et de la Découverte, tandis que nous longions la côte.

Je désirais atteindre le travers du Cap George, afin de m'assurer si c'était la pointe la plus méridionale de l'Isle, et je continuai à cingler au Sud toutes voiles dehors, jusqu'à sept heures et demie. À cette époque, je n'eus aucun espoir de remplir mes vues. Le vent avait passé à l'Ouest-Sud-Ouest, c'est-à-dire qu'il avait la direction dont j'avais besoin pour la

suite de mon voyage. J'en profitai, et je m'éloignai de la côte.

Le Cap George nous restait alors au Sud 53° Ouest, à environ sept lieues. Nous n'apercevions au Sud de ce Cap qu'une petite Isle qui gît par le travers de son extrémité et une houle du Sud-Ouest que nous rencontrâmes dès que le Cap George eut pour nous cette direction, acheva de nous persuader que la côte ne se prolonge pas plus loin dans cette partie.

Je puis donner une preuve meilleure encore, que si la grande Terre s'étend au Sud du Cap George, ce prolongement n'est pas considérable. Je n'ai qu'à citer la route du Capitaine Furneaux, au mois de Février 1773, lorsque son vaisseau se sépara du mien durant mon second voyage. Son Journal de mer est sous mes yeux, et j'y trouve qu'il coupa le méridien de cette terre dix-sept lieues seulement au Sud de Cap George. Il l'aurait bien vu à cette distance par un ciel clair. Il paraît que le ciel fut serein lorsqu'il traversa ce parage ; car il ne parle ni de brume ni de ciel gras ; au contraire, il dit expressément qu'à cette époque on put faire des observations de latitude et de longitude ; d'où il résulte qu'il aurait dû découvrir cette terre, si elle se prolongeait au Sud plus loin que le Cap George.

Nous sommes donc en état de déterminer, à quelques milles près, l'espace en latitude qu'elle occupe. Il ne peut excéder de beaucoup un degré quinze minutes ; quant à son étendue de l'Est à l'Ouest, ce point demeure indécis ; mais nous savons qu'elle ne s'étend pas à l'Ouest jusqu'à soixante-cinq degrés, puisqu'en 1773 je la cherchai vainement sous ce méridien.

Les navigateurs Français imaginèrent d'abord que le Cap *Saint-Louis* était la pointe avancée d'un continent austral. Je crois avoir prouvé depuis, qu'il n'existe point de continent austral, et que la terre dont il est ici question est une Isle de peu d'étendue⁵⁸. J'aurais pu, d'après sa stérilité, lui donner fort convenablement le nom d'Isle de la Désolation ; mais pour ne pas ôter à M. de Kerguelen la gloire de l'avoir découverte, je l'ai appelée la Terre de Kerguelen⁵⁹. M. Anderson, mon Chirurgien,

⁵⁸ M. de Kerguelen a changé d'avis, en effet, il fut qu'il reconnût que ce n'était pas autre chose qu'une île.

⁵⁹ On notera la guéguerre entre français et anglais concernant leurs découvertes géographiques... c'est de

gien, qui, ainsi que je l'ai déjà dit, a beaucoup étudié l'Histoire naturelle, ne laissa échapper aucune occasion, durant notre courte relâche au havre de Noël, d'examiner le pays sous tous ses rapports. Il me communiqua ses observations, et je vais les insérer ici telles qu'il me les adonnées.

RAPPORT DE SCIENCE NATURELLE
DE M. ANDERSON

Aucune des terres découvertes jusqu'ici dans l'un et l'autre hémisphère, à la même hauteur, n'offre peut-être un champ moins vaste aux recherches des naturalistes, que l'Isle stérile de Kerguelen. La verdure qu'on y aperçoit lorsqu'on est à peu de distance de la côte, donne l'espoir d'y trouver un assez grand nombre de plantes, mais on se trompe beaucoup. En débarquant nous reconnûmes qu'une petite plante peu différente de quelques espèces de saxifrage⁶⁰, produit cette verdure ; elle croît en larges touffes dans un espace qui s'étend assez loin sur les flancs des collines. Elle forme une surface assez grande, et on la rencontre sur de la tourbe pourrie, dans laquelle on enfonce, à chaque pas, d'un pied ou deux. On pourrait, au besoin, sécher cette tourbe et la brûler, c'est la seule chose que nous ayons trouvée propre à cet usage.

Il y a une autre plante assez abondante sur les fondrières de la croupe des collines, sa hauteur est de près de deux pieds, et elle ressemble beaucoup à un petit chou qui est monté en graines : les feuilles des environs de la racine sont nombreuses, larges et arrondies ; elles se montrent plus étroites à la base, et elles forment une petite pointe à l'extrémité. Celles de la tige sont beaucoup plus petites, oblongues et époutées. Les tiges, dont on compte souvent trois ou quatre, offrent de longues têtes cylindriques, composées de petites fleurs. Elle a l'apparence et même le goût âcre des plantes antiscorbutiques, mais elle diffère essentiellement de toute cette famille, et nous la regardâmes comme une production particulière à la terre de Kerguelen.

l'humour anglais que de dénommer une île "Kerguelen" en lieu et place de "Désolation" (sourire).

⁶⁰ Ces plantes rupicoles sont en effet connues pour leur capacité à s'installer dans des fissures de rochers. Elles se font d'ailleurs parfois appeler Casse-pierre ou Perce-pierre.

Nous la mangeâmes souvent crue, et sa saveur approchait alors de celle du cochléaria de la Nouvelle-Zélande ; mais elle semblait acquiescir une odeur trop forte quand on la faisait bouillir. Quelques personnes de l'équipage ne s'en apercevaient pas néanmoins, et la trouvaient bonne même dans cet état. Si on la transplantait en Europe, il est vraisemblable qu'elle deviendrait meilleure par la culture, et qu'elle augmenterait la liste des plantes de bonne qualité qu'on emploie dans nos cuisines. Ses graines n'étaient pas assez mûres pour les conserver, et il fallut renoncer au désir que j'avais d'en porter en Angleterre.

Nous cueillîmes, près des ruisseaux et des fondrières, deux autres petites plantes que nous mangions en salade ; la première ressemble beaucoup au cresson de nos jardins, et elle est très âcre, la seconde est très douce. Cette dernière, quoique petite, est digne d'attention ; elle offre non seulement des mâles et des femelles, mais elle est quelquefois androgyne, pour me servir du langage des botanistes.

L'herbe grossière que nous recueillîmes pour notre bétail est assez abondante en quelques coins de terre qu'on trouve sur les côtés du Havre de Noël : on y voit aussi une autre sorte d'herbe plus petite et plus rare. On rencontre sur les plaines une espèce de pied d'oie⁶¹ et une autre petite plante qui lui ressemble beaucoup. En un mot, la Flora de la terre de Kerguelen ne va pas à plus de seize ou dix-huit plantes, encore faut-il y comprendre quelques mousses et une jolie espèce de lichen qui croît sur les rochers, à une hauteur plus grande que les autres productions végétales. On n'aperçoit pas un seul arbrisseau dans toute l'Isle.

On y trouve un peu plus d'animaux. A parler rigoureusement, on ne peut pas les dire habitants de l'Isle ; car ils sont tous marins, et en général ils ne vont sur la côte que pour y faire leurs petits et s'y reposer. Les plus gros sont les veaux de mer, ou, comme nous avons coutume de les appeler, les ours de mer ; car c'est l'espèce de phoques qu'on y rencontre. Ils viennent faire leurs petits ou se reposer à terre, mais ils ne sont pas en grand nombre ; et on ne doit pas s'en étonner, car on sait qu'ils préfèrent aux baies ou aux golfes, les rochers qui s'avancent dans la mer, et les pe-

⁶¹ Goose grass, Eleusine indica, "éleusine des Indes ou "pied-de-poule".

tites Isles qui gisent près des côtes. Leurs poils tombaient à cette époque, et ils étaient si peu sauvages, que nous en tuâmes autant que nous le voulûmes.

Nous ne vîmes pas d'autres quadrupèdes marins ou terrestres, mais nous trouvâmes une multitude considérable d'oiseaux, tels que des canards, des pétrels, des albatros, des nigauds, des goélands et des hirondelles de mer.

Les canards sont à peu près de la grosseur d'une sarcelle ou d'un milouin, dont ils diffèrent par la couleur. Ils se montraient en assez grande abondance sur les flancs des collines, et même plus bas. On en tua un nombre considérable ; nous les trouvâmes bons, et ils n'avaient pas le plus léger goût de poisson. Nous en avions rencontré quelques-uns de la même espèce, à l'Isle de Géorgie, durant le second voyage de M. Cook.

Le pétrel du Cap ou le pétrel damier ; le petit pétrel bleu, qu'on voit toujours à la mer ; et le petit pétrel noir ou le poulet de la Mère Carey, n'y sont pas nombreux ; mais nous trouvâmes un nid de pétrel de la première espèce, dans lequel il y avait un œuf de la grosseur de celui du poulet. Nous aperçûmes la seconde espèce, plus rare encore, dans des trous qui ressemblent à des terriers de lapins.

Une autre espèce, qui est la plus grande de tous les pétrels, et que les matelots nommaient l'Oie de la Mère Carey, était plus abondante, et si peu sauvage que nous la tuâmes d'abord sur la grève à coups de bâton. Ce pétrel est de la grosseur d'une albatros, et carnivore, car il mangeait des phoques ou des oiseaux morts que nous jetions dans la mer. Sa couleur est brune ; il a le bec et les pieds verdâtres ; c'est sans doute celui que les Espagnols appellent Quebrantahuessos, et dont on trouve une figure de la tête, dans le voyage de Perneti aux Isles Malouines.

Nous n'aperçûmes sur la côte d'autres albatros que les grises, qu'on rencontre ordinairement à la mer, dans les hautes latitudes australes. J'en vis une posée sur la pointe d'un rocher ; mais elles voltigèrent souvent autour du havre, et nous distinguâmes, à quelque distance de la côte, la grande espèce, qui est la plus commune, ainsi qu'une autre plus petite, dont la tête est noire.

Il y a beaucoup plus de pingouins que d'autres oiseaux. J'en ai remarqué trois espèces. J'avais déjà vu, à l'Isle de la Géorgie,

la première et la plus grande ; elle est indiquée aussi par M. de Bougainville ; mais elle ne me parut pas aussi solitaire qu'il le dit, car nous en aperçûmes des volées nombreuses. Sa tête est noire ; elle a la partie supérieure du corps d'un gris de plomb, la partie inférieure blanche, et les pieds noirs. Deux larges bandes d'un très beau jaune descendent des deux côtés de la tête, le long du cou, et se rencontrent au-dessous de la poitrine. Le bec est rougeâtre en quelques parties et plus long que dans les autres espèces.

La seconde espèce de pingouins n'a guère que la moitié de la grosseur de la première. La partie supérieure du corps est d'un gris noirâtre ; elle a sur le haut de la tête une tache blanche qui s'élargit en s'approchant des côtés. Le bec et les pieds sont d'une teinte jaune. M. Sonnerat a publié une figure et une description de cette espèce de pingouin et de la précédente.

Personne de l'équipage n'avait jamais vu la troisième. Sa longueur est de vingt-quatre pouces et sa largeur de vingt ; la partie supérieure du corps et le cou sont noirs, le reste est blanc, excepté le haut de la tête, qui offre un arc d'un beau jaune, et qui finit de chaque côté en longues plumes molles, que l'oiseau dresse comme une crête.

Les deux premières espèces paraissaient en troupe sur la grève. Les plus gros se tenaient toujours ensemble ; mais ils se promenaient avec les autres qui étaient plus nombreux, et qu'on voyait à une assez grande hauteur sur les flancs des collines. Nous vîmes constamment ceux de la troisième espèce, séparés des deux premières, mais formant des volées nombreuses sur les parties extérieures du havre. Nous étions au temps de la couvée, et ils déposaient sur des pierres nues, un seul œuf blanc du volume de celui des canards. Tous ces pingouins, de quelque espèce qu'ils fussent, se montrèrent si peu sauvages, que nous en prîmes à la main autant que nous le jugeâmes à propos.

J'ai vu deux espèces de nigauds, le petit cormoran ou la corbine d'eau, et un autre qui est noir dans la partie supérieure du corps, et qui a le ventre blanc, le même qu'on rencontre à la Nouvelle-Zélande, à la Terre de Feu, et à l'Isle de Géorgie.

Nous trouvâmes aussi le Goéland commun, des Hirondelles de mer de deux espèces, et la

Poule du Port Egmont ; ces derniers oiseaux étaient peu sauvages et en grand nombre.

Il y a un autre oiseau blanc, très singulier, dont nous aperçûmes des volées entières autour de la baie. Il a la base du bec couvert d'un bourrelet de la nature de la corne, il est plus gros que le pigeon. Il a le bec noir, et ses pieds, qui sont blancs, ressemblent à ceux du courlis. Quelques personnes de l'équipage le jugèrent aussi bon que le canard.

On jeta la seine une fois, mais nous ne prîmes que quelques poissons de la grosseur d'un petit merlu. L'espèce ne ressemblait en rien à celles que nous connaissions. Ce poisson a le museau allongé, la tête armée de fortes épines, les rayons des nageoires de derrière longs et très forts, le ventre gros ; son corps n'est pas couvert d'écailles. Nous ne trouvâmes en coquillages qu'un petit nombre de moules et de lepas. Nous ramassâmes sur les rochers quelques étoiles et anémones de mer.

Les collines sont médiocrement élevées, cependant la plupart de leurs sommets étaient couverts de neige, même à cette saison de l'année qui répond à notre mois de juin. Le pied ou les flancs de quelques-unes offrent une quantité considérable de pierres entassées d'une manière irrégulière. Les flancs des autres, qui forment du côté de la mer des rochers escarpés, sont séparés du haut par des fissures, et ils semblent d'autant plus prêts à tomber, qu'il y a dans les crevasses des pierres d'une grosseur énorme. Plusieurs de nos Officiers pensèrent que ces crevasses pouvaient être l'effet de la gelée ; mais il me parût qu'il faut recourir aux tremblements de terre, ou à d'autres commotions violentes, si l'on veut expliquer l'état de bouleversement où se trouvent les collines.

Il doit presque toujours pleuvoir sur cette Isle ; car les lits de torrents qu'on aperçoit de tous côtés sont très vastes, et le pays, même sur les collines, n'est presque qu'une fondrière et un sol marécageux où l'on enfonce à chaque pas. Les rochers qui servent de base aux collines, sont composés principalement d'une pierre très dure d'un bleu foncé, entremêlée de petites particules de mica ou de quartz. Il semble que cette pierre est une des productions les plus universelles de la nature, car elle remplit les montagnes de la Suède, de l'Écosse, des Isles Canaries et du Cap de Bonne-Espérance. Une autre pierre cassante

et de couleur brune forme, à la terre de Kerguelen, des rochers considérables. Une troisième, qui est plus noire et qu'on trouve en fragments détachés, renferme des morceaux de quartz grossier. On y rencontre aussi de petits morceaux de grès, d'un jaune pâle, ou couleur de pourpre, et d'assez gros morceaux d'un quartz demi-transparent, qui est disposé irrégulièrement en cristaux polyèdres, de forme pyramidale, et qui offre de longues fibres luisantes. On voit, dans les ruisseaux, de petits morceaux de la pierre ordinaire, arrondis par le frottement ; mais aucun d'eux n'avait assez de dureté pour résister à la lime. L'eau-forte ne mordait pas sur les autres pierres, et l'aimant ne les attirait points. Nous n'avons rien découvert qui eût l'apparence d'un minéral ou d'un métal.

LE DERNIER VOYAGE par Isabelle Denis-Gohin

Lors de son retour dans la baie, une des embarcations du navire de Cook — un cutter, petit canot — fut volée par des Hawaïens. Cook considérait ce vol comme un affront grave et tenta de prendre en otage le chef Kalani'ōpu'u pour obtenir sa restitution.

Cette initiative était un pari risqué. En emmenant le chef vers son navire, Cook provoqua immédiatement une confrontation avec la population. La femme du chef et d'autres notables intervinrent, envenimant la situation. Prendre un chef en otage n'était jamais une tactique anodine ; bien qu'il eût déjà utilisé cette méthode lors de voyages précédents, cette fois-ci elle fut très mal perçue. Cook sous-estima probablement l'opposition locale et la capacité des Hawaïens à réagir collectivement, et certains historiens suggèrent qu'il était affaibli par la maladie, ce qui contribua à ses mauvaises décisions.

Les conséquences furent fatales. Lors de l'affrontement, une foule se rassembla pour empêcher l'enlèvement du chef, et Cook fut poignardé par un guerrier hawaïen avec un poignard en fer, métal qu'il avait lui-même introduit par le commerce.

Mais cet événement ne se réduit pas à une simple dispute ; des tensions culturelles et religieuses plus profondes étaient en jeu. Lors de sa première arrivée à Hawaï, Cook avait été accueilli pendant le festival Makahiki, une cérémonie en l'honneur du dieu Lono. Certains Hawaïens l'avaient perçu comme une incarnation de Lono. Cependant, à son retour, le festival était terminé et la perception de Cook changea ; il n'était plus Lono, mais un homme ordinaire. Ses comportements d'autorité heurtèrent alors les structures traditionnelles hawaïennes et alimentèrent les tensions religieuses.

S'ajoutaient à cela les pressions matérielles. La présence prolongée des navires de Cook exigeait beaucoup de nourriture, d'eau et de bois aux Hawaïens. Les échanges commerciaux pouvaient devenir inégaux, et certains habitants ne souhaitaient plus partager autant, ce qui accentua le ressentiment. Il est aussi possible que l'usage de certains lieux sacrés (heiau) comme entrepôts ou lieux de soins ait été perçu comme une profanation.

Malgré tout, après sa mort, les Hawaïens lui rendirent des rites funéraires complexes. Son corps fut traité avec un grand respect, signe de l'importance qu'ils lui accordaient.

En résumé, la mort de Cook ne fut pas un simple malentendu. Ses choix, en particulier la prise d'otage, heurtèrent profondément les structures politiques et religieuses locales. Le vol du canot fut la goutte d'eau qui déclencha l'escalade. La composante religieuse, la confusion autour de Lono, le retour à une autre saison cérémonielle et le prestige des chefs locaux jouèrent un rôle décisif. La réaction hawaïenne fut donc certainement plus une affirmation de souveraineté qu'un acte de colère : protéger leur chef et défendre leurs traditions.

Enfin, cet épisode illustre la propension surtout à cette époque, des Occidentaux à vouloir imposer leurs vues aux autres peuples, souvent guidés par leurs préjugés.

APPENDICE

LA BOUTEILLE TÉMOIN

La Baie où débarqua M. de Boisguéhenneuc est sur la côte occidentale de cette Terre, bien loin au Sud du Cap Louis, et à peu de distance d'un autre Promontoire, appelé Cap Bourbon. Nos Vaisseaux n'étaient pas sur cette partie de la côte. La Carte [idoine] indique sa situation on y a conservé, d'après celle de M. de Kerguelen, une vue particulière de la Baie du Lion-Marin (car M. de Boisguéhenneuc lui a donné ce nom), ainsi que les Sondes. Le Journal de M. de Kerguelen et le Voyage de M. de Pagès nous apprennent par qui la bouteille fut remise à terre. On y lit les détails suivants : "Les Français arrivèrent sur la côte occidentale de cette Terre, le 14 décembre 1773. En marchant au Nord-Est, ils découvrirent le 16, l'Isle de Réunion, et les autres petites Isles dont M. Cook a parlé. Le 17, ils avaient devant eux la Terre principale. Ils étaient sûrs alors qu'elle se trouvait jointe à celle qu'ils avaient vu le 14. Ils apercevaient en même-temps une haute pointe qu'ils nommèrent le Cap Français ; au-delà de ce Cap, la côte prenait une direction Sud-Est, et ils rencontrèrent, derrière la partie qui se prolongeait au Sud Est, une Baie qu'ils appelèrent la Baie de l'Oiseau, du nom de leur Frégate. Ils s'efforcèrent d'y entrer ; mais les vents contraires les jetèrent au large. Enfin, le 6 janvier, M. de Rosnevet, Capitaine de l'Oiseau, envoya sa chaloupe dans cette Baie ; M. de Rochegude, l'un de ses officiers, qui la commandait, prit possession de la Baie et de tout le Pays, au nom du Roi de France, avec les formalités nécessaires. Ainsi, l'on voit que la bouteille retrouvée par M. Cook fut laissée par M. de Rochegude. Ce dernier ne débarqua que le 16 Janvier 1774, mais le Vaisseau de M. de Kerguelen étant arrivé sur la côte le 14 décembre 1773, et ayant découvert et reconnu la Baie le 17 du même mois, la date de 1773 est très exacte. Il suffit de jeter les yeux sur la Carte de M. de Kerguelen et sur celle de M. Cook, pour voir que la Baie de l'Oiseau est le havre où l'on trouva l'inscription française. Une autre chose le prouve d'une manière plus démonstrative encore. Les navigateurs français nous ont donné, ainsi que M. Cook, une vue particulière de cette Baie ; en comparant le plan ci-joint avec celui qu'offrent les

Voyages de M. de Kerguelen et de M. de Pagès, on aperçoit une ressemblance si parfaite, que les uns et les autres ont décrit le même lieu avec fidélité. Les sondes sont les mêmes, et placées dans les mêmes endroits : les trois Plans indiquent 45 brasses entre les deux Caps, à l'entrée de la Baie, 16 au point où les côtes commencent à se resserrer, et 8 au fond du havre. Ce que je viens de dire éclaircit assez le Journal de M. Cook ; j'ajouterai seulement que le havre où mouillèrent la Résolution et la Découverte est éloigné de quarante lieues de celui où M. de Boisguéhenneuc débarqua en 1772. Voici le passage de M. de Kerguelen :

"M. de Boisguéhenneuc descendit le 13 de février 1772, dans une Baie qu'il nomma Baie du Lion-Marin, et prit possession de cette Terre au nom du Roi. Il n'y vit aucune trace d'habitants. M. de Rochegude, en 1774 a descendu dans une autre Baie, que nous avons nommée Baie de l'Oiseau ; et cette seconde rade est à quarante lieues de la première. Il en a aussi pris possession, et il n'y trouva également aucune trace a d'habitants."

Tout d'abord les premiers pas de James Cook, relatés par Jules Verne, puis la relation des trois voyages de James Cook entre 1769 et 1779. Suivi d'un extrait du Journal de bord du capitaine Cook sur les îles Kerguelen en 1676-1677 et enfin une relation de la mort du capitaine, à Hawaï en 1779 par Isabelle Denis-Gohin.

"En l'an de grâce 1776, après deux expéditions heureuses dans les mers du vaste Pacifique austral, où je reconnus les rivages de la Nouvelle-Zélande, de Tahiti, de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande que l'on nomme aujourd'hui Australie, et où je pus démontrer l'infranchissable muraille de glaces gardant le continent antarctique, il me fut ordonné de quitter Plymouth afin de reprendre, vers les mers du nord, une ancienne et ardue recherche : celle du passage du Nord-Ouest, qui devait, croyait-on, unir les terres d'Alaska à la grande baie d'Hudson."

